

Chants populaires

Xavier Marmier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

CHANTS DE GUERRE

De la Suisse.

Aucune poésie n'a été plus long-temps méconnue, dédaignée, que cette poésie simple, traditionnelle, que nous désignons sous le nom de poésie populaire, et il n'en est aucune qui présente plus de richesse et de variété. À une époque où la littérature était toute entière livrée à l'étude du style, à la recherche des formes sévères et élégantes, lorsque Boileau en France, Pope en Angleterre, Gottsched en Allemagne, présentaient à leurs compatriotes, comme modèles poétiques, le vers correct et châtié, le vers dépouillé de toute expression triviale, le vers portant l'habit à paillettes et les hauts talons, pour s'en aller dans le grand monde ; à cette époque, il ne pouvait guère être question de cette pauvre poésie populaire, si insoucieuse de la forme, si peu faite aux allures de salon. De là vient que pendant plusieurs siècles, l'histoire de notre littérature est restée incomplète, car on ne voulait tenir aucun compte de ces œuvres primitives, de ces premiers bégaiemens poétiques de la foule au début de la civilisation. Un beau jour cependant l'ancienne poésie, et la poésie populaire qui s'y trouve enclavée, sortirent de cet oubli où elles avaient été si long-temps temps plongées, et vinrent nous surprendre avec leur naïf langage et leurs gracieuses fictions. Il arriva alors une révolution littéraire qui dut faire trembler au fond de sa tombe, dans le cimetière de Leipzig, l'ombre de Gottsched. La poésie élégante, aristocratique, fut obligée de s'incliner devant

cette pauvre plébéienne qui s'en venait, après quatre ou cinq siècles de sommeil, redemander une part de son héritage. La majestueuse Melpomène vit s'élever devant elle l'humble tréteau des sotties et des mystères ; l'épopée héroïque, ce rêve ambitieux de tous les hommes du dernier siècle, nous parut froide et guindée à côté du roman chevaleresque de Chrétien de Troyes et de Robert Wace ; le vieil Olympe s'en alla avec ses dieux, ses foudres, ses flèches et ses carquois, pour faire place à un monde de fées, de sylphes, d'enchanteurs, qui produisaient de merveilleuses choses, et l'on vit des gens préférer à la trompette pindarique de J.-B. Rousseau ou de Lebrun le sifflet d'argent d'Oberon ou le cor d'ivoire de Robin-Hood.

La poésie populaire avait de nouveau fixé l'attention ; on se mit à l'étudier, et plus on l'étudia, plus on y découvrit de sources fécondes, et de rameaux chargés de fleurs.

« La poésie populaire, dit le bon Montaigne qui l'avait comprise avant que les critiques s'en occupassent ; la poésie populaire et purement naturelle a des naifvetez et grâces par où elle se compare à la principale beauté de la poësie parfaicte selon l'art, comme il se veoid ez villanelles de Gascoigne, et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont cognoissance d'aulcune science, ni mesme d'escripture. »

« Les chansons populaires, dit Herder, ce sont les archives du peuple, le trésor de sa science, de sa religion, de sa théogonie, de sa cosmogonie, de la vie de ses pères, des fastes de son histoire. C'est l'expression de son cœur, l'image de son intérieur, dans la joie et les larmes, auprès du lit de la fiancée, au bord du tombeau. »

Citerai-je encore en faveur de la poésie populaire ce témoignage d'un esprit fin et élégant et qui peut passer à bon droit pour classique ?

« La ballade, dit Addison, le chant vulgaire que le peuple affectionne, ne peuvent manquer de plaire à tous ceux que l'ignorance ou l'affectation ne rendent pas incapables de comprendre une œuvre de poésie, car il est évident que les tableaux de la nature qui rendent cette ballade attrayante pour les lecteurs les plus ordinaires doivent également intéresser les lecteurs d'un goût raffiné. »

C'est dans la poésie populaire qu'il faut chercher non-seulement les premiers germes de la littérature, mais souvent les élémens de notre histoire. Quand un peuple en est encore aux premiers degrés de civilisation, il n'écrit pas, il chante. Comme l'a dit un critique dont le nom est bien connu des lecteurs de cette Revue ;

« Dans les âges primitifs, l'individualité est presque nulle. Tous les membres du corps social sont au même degré de culture, ont les mêmes opinions, les mêmes sentimens, vivent de la même vie morale. L'imagination est un don à peu près universel ; la poésie est partout, le poète est semblable aux autres hommes, seulement le don du chant est chez lui plus développé, et il chante ce qui est dans toutes les ames, dans tous les esprits, ce qui erre sur toutes les lèvres. »

Les premiers historiens des peuples du nord, ce sont les scaldes. C'est dans les sagas qu'il faut chercher l'histoire des guerres, et les hauts faits des héros scandinaves. Le Dieu de la Scandinavie, Odin, le Dieu suprême, ne parlait qu'en vers. Les

scaldes étaient les favoris des rois, chaque chef de tribu, chaque Jarl d'Islande ou de Norwége, en avait toujours plusieurs à sa cour. On leur assignait une place distincte dans les batailles, afin qu'ils pussent suivre le mouvement des troupes, et chanter les exploits des guerriers. Non contens de rechercher les chants des scaldes, pendant leur vie, les rois d'Islande les écoutaient encore dans leur tombe. Un marchand faisait voile pour les côtes de Norvége. Le long du chemin, on aperçoit sur le rivage le tombeau du roi Fatnar ; le marchand se lève et se met à raconter tout ce qu'il sait de la vie et des exploits de ce roi guerrier. L'équipage arrive au port, et la nuit, le marchand voit apparaître l'ombre de Fatnar lui-même, qui lui dit : « Pour te récompenser du plaisir que tu m'as fait en racontant mon histoire, je te donne tous les trésors que tu trouveras dans mon tombeau. »

Les bardes ont été pour les peuples celtiques ce que les scaldes étaient pour les Scandinaves, des poètes populaires, des chroniqueurs. Combien de documens précieux nous aurions, si nous pouvions retrouver ces chants des Germains mentionnés par Tacite ! Malheureusement ils sont perdus, malgré le soin que Charlemagne, s'il en faut en croire Éginard, avait pris de les faire recueillir.

Après les scaldes, après les bardes, vient toute cette foule de poètes, dont les vers se répandent à travers le monde ; jongleurs et ménestrels, troubadours et minnesinger. Le chant d'amour résonne aux bords de la Tamise, comme sous le ciel de la Catalogne. Le lai s'en va du pays de l'Armorique au pays de Souabe, des plaines de la Normandie aux côtes de la Provence.

Le fidler ambulant porte la fiction poétique de village en village ; le châtelain se la fait redire dans une de ses grandes salles,

et le bourgeois l'apprend dans une de ses veillées. Nulle poésie n'a cueilli plus de fleurs le long de sa route. Elle a une lyre, où vibrent toutes les passions, où toutes les idées d'amour et de guerre, de liberté et de foi, ont leur corde d'argent ou leur corde d'airain. Les fées l'ont prise à son berceau, les sylphes l'ont entourée de leurs prestiges. Toute jeune elle a été recevoir le don des Péris. Elle s'est épanouie comme une belle plante au soleil d'Orient ; elle a connu le palais moresque avec ses soupirs d'amour, et les jardins de Grenade avec leurs parfums d'oranger. Toute jeune aussi, elle a rêvé ses plus beaux rêves chevaleresques ; Arthur et la table ronde ; Lancelot du Lac, avec sa belle Genèvre ; Charlemagne et le preux Roland ; le Saint-Graal et ses pieux mystères. Ouvrez-lui donc la lice ; c'est une héroïne qui a été sur le champ de bataille avec Bernard del Carpio ou Cid le Campeador. Donnez-lui une place à votre foyer. C'est une bonne et naïve jeune fille qui vous dira la complainte de deuil et la complainte d'amour, comment est morte la belle Rosamonde, et comment la femme d'Asan-Aga quitta la tente où reposaient ses beaux enfans.

La poésie populaire a tout embrassé : chants de guerre, chants religieux, légendes historiques, légendes fabuleuses, la mythologie des Elfes, des géans, des nains, des koboldes, les croyances mystérieuses du christianisme, les tableaux les plus touchans du monde réel, et les rêves du monde idéal. À côté de la tradition féerique de Pierre de Stauffenberg, elle citera la ballade mystique de la Fille du sultan ; à côté du cri de guerre des Walkeries, le conte plaisant de l'épreuve du manteau, l'histoire d'Henri-le-Lion et le Te Deum de la bataille d'Agincourt ; la légende maudite du juif errant et la légende vénérée de sainte Cunégonde. Cette poésie est si flexible et si variée ! Elle s'adapte à tous les évènemens,

elle reflète dans son miroir l'esprit de toutes les époques. Aujourd'hui, elle viendra édifier ses auditeurs avec le récit d'un pélerinage périlleux en terre sainte ; demain elle l'égaiera avec les chansons de l'Outlaw et les tableaux de sa vie joyeuse dans la Forêt-Verte. Elle vous amusera avec ses vers à énigmes. Puis si une circonstance grave se prépare, si des dissensions civiles éclatent, la voilà qui se met en campagne et harcèle de ses flèches le camp ennemi. Plébéienne de naissance, elle a un instinct de popularité qui ne la trompe pas. Du milieu des châteaux où elle est appelée à comparaître, elle tourne encore ses regards vers la chaumière où elle est née. Elle a beau faire vibrer sa lyre au milieu des assemblées de princes et de chevaliers, son allure est plus libre et plus franche quand elle redescend les degrés de marbre du palais, pour chanter sous le tilleul où se réunissent les paysans. Elle se prête, pour un manteau de velours, pour une chaîne d'or, aux fêtes des grands ; mais elle se donne tout entière aux larmes du peuple. Si vous la cherchez dans les temps de calme, vous la trouverez peut-être nonchalamment penchée sur le fauteuil de la châtelaine ; si vous la cherchez dans les jours d'orage, vous la verrez courir à la hâte au milieu de la foule, prendre parti pour la majorité faible et opprimée, contre une minorité active et puissante, et sur cette même lyre qui n'exhalait que des sons si plaintifs et si tendres, faire vibrer tout à coup un accent mâle et énergique. Ainsi voyez : en Angleterre, elle se fait Anglo-Saxonne, et attaque, sous le nom de Robin-Hood, les shérifs normands ; en France, elle s'en prend à toute heure aux vices des grands et aux vices du clergé ; en Allemagne, elle s'élance au milieu de la guerre des paysans et soutient les idées de liberté religieuse ; en Hollande, elle est du parti des gueux pour combattre le despotisme de l'Es-

pagne ; en Espagne, c'est elle qui répond aux demandes d'impôts d'Alphonse viii : La liberté ne se vend à aucun prix.

El bien de la libertad
For ningun precio es comprado.

En Suisse, c'est elle qui soutient les confédérés contre la domination de l'Autriche et les prétentions hautaines des nobles ; car toute cette poésie, c'est l'image du peuple, c'est le peuple ingénieux et crédule, naïf et subtil, amoureux des idées superstitieuses, et accessible aux idées vraies ; le peuple qui se soumet, tout en rêvant à son affranchissement, le peuple pélerin et guerrier, d'abord serf, puis homme libre, puis homme fort ; d'abord caché derrière la tourelle du château, les murs de l'abbaye, et grandissant en silence jusqu'à ce qu'un jour il se lève et prenne la place de ses anciens comtes au château, de ses anciens prieurs à l'abbaye.

Chaque contrée a sa poésie populaire, expression fidèle du caractère de ses habitans, de leurs mœurs, de leurs préjugés et du degré de culture auquel ils sont parvenus. Elle s'altère plus vite, et s'efface chez les peuples qui ont de fréquentes communications au dehors et qui se modifient par leur contact avec les autres peuples. À mesure que les lumières se répandent à travers la société ; à mesure que d'un idiome, d'abord informe et confus, on voit se dégager les premiers élémens d'une langue plus correcte, la poésie populaire perd une partie de son pouvoir. Avec les progrès de la langue, arrivent les règles grammaticales ; avec la syntaxe, on crée la prosodie. Ce qui n'était primitivement qu'un cri de l'ame, une émanation libre et spontanée de la pensée, devient un sujet d'études, un art établi sur des combinaisons prévues et astreint à des règles précises. Il n'y avait autrefois qu'une seule et

unique poésie ; dès ce moment il y en a deux : la poésie du monde lettré, la poésie écrite, que l'on accueille dans les salons, que l'on couronne dans les académies, et la poésie populaire qui devient le partage de la foule ignorante, et qui, à mesure que cette foule s'éclaire, descend de degrés en degrés les échelons de la société jusqu'à ce qu'elle tombe enfin dans l'oubli.

Il existe en Allemagne une légende où se trouve bien exprimé l'état d'abandon de cette poésie, et le respect que le peuple lui conserve encore, tout en la délaissant.

Un joueur de vielle qui a long-temps parcouru le monde et émerveillé les bourgeois de la cité et les paysans du village avec ses contes et ses chansons, se voit un jour tellement abandonné, tellement pauvre, que ne sachant plus à qui avoir recours, il entre, pieds nus, avec ses habits en lambeaux, dans une église pour y chercher un asile. Au fond d'une chapelle, il aperçoit une statue de sainte Cécile habillée magnifiquement, portant une couronne étincelante sur la tête et des souliers d'argent aux pieds. Or, comme sainte Cécile est la patrone des musiciens, le pauvre joueur de vielle ne croit pouvoir mieux faire que de s'adresser à elle. Le voilà donc qui se recueille, rappelle ses chansons les plus belles, et les chante avec ardeur et enthousiasme comme il les chantait dans sa jeunesse au milieu de la foule empressée de l'entendre. Tout à coup la statue de la sainte s'anime, elle s'incline, et prenant un de ses jolis souliers d'argent dont la piété des fidèles lui avait fait hommage, elle le donne à l'artiste. Le bon joueur de vielle le reçoit en remerciant de tout son cœur la généreuse sainte Cécile, et ne perd pas un moment pour aller le vendre à un orfèvre. Mais le soulier est reconnu, et le malheureux vieillard est arrêté, mis en prison, et condamné à mort

comme voleur et sacrilége. Au moment où on le conduit au supplice, il demande comme une dernière grace la permission de s'agenouiller encore aux pieds de sainte Cécile. On la lui accorde. Arrivé devant l'autel, il se met à chanter comme la première fois, et il chante de toute son ame, car il y allait de sa vie ; le peuple l'écoute déjà avec attendrissement, et soudain, ô miracle ! la statue de la sainte se meut de nouveau, détache son autre soulier et le donne au condamné. Alors on le délivre de ses fers, et on le ramène dans la ville en triomphe.

Je ne sais si je me trompe, mais je trouve dans cette tradition l'allégorie vivante du sentiment de vénération que le peuple conservait encore pour sa vieille poésie. La foule l'abandonne et les saints la protègent ; le monde la condamne et les saints la sauvent. Il y a une touchante idée d'amour et de piété à placer ainsi sous la sauvegarde de la religion les choses qui courraient risque d'être profanées dans ce monde.

Chez les peuples enclos dans leur contrée par la mer, par les montagnes, par le désert, la poésie populaire est toujours plus riche et conserve plus long-temps son type d'originalité. C'est ainsi qu'en France, si nous n'admettons pas comme poésie populaire une partie de nos anciennes romances, de nos fabliaux, je ne sais où nous la trouverons, tandis qu'elle apparaît à chaque pas dans les montagnes de l'Écosse, dans les forêts de la Scandinavie, dans les contrées sauvages habitées par les montagnes.

M. Fauriel nous a révélé dans un ouvrage plein de faits et de détails intéressans les chants héroïques des Klephtes et des Souliotes.

Herder dans ses Volkslieder, nous a appris le chant d'amour du Lapon et le chant de mort du Groënland, pareil au myriologue de la Grèce.

Un autre écrivain allemand, Rühs, l'auteur de l'Histoire de Suède et de l'Histoire du moyen-âge, parle de la poésie populaire de deux autres contrées, dignes d'entrer en comparaison avec le Groënland.

« Il y a peu de peuples, dit-il, aussi ignorans que les habitans du Kamtschatka. Cependant tous les voyageurs vantent la mélodie et la nature des chants dont ils se servent dans toutes les circonstances, soit pour exprimer leurs passions, soit pour manifester leur joie ou leur tristesse. Ils ont une source inépuisable de sujets poétiques. Chaque rencontre, chaque évènement leur donne occasion de chanter. Il y a dans leur poésie un arrangement technique, mais elle est fort simple, sans rimes, astreinte seulement à certaines répétitions. »

« Un autre peuple du nord, dit le même historien, les habitans de la Finlande, ont une poésie beaucoup plus développée. Éloignés par la nature de leur climat de toute influence étrangère, ils se sont cultivés eux-mêmes, ils ont eux-mêmes formé leur langue qui diffère évidemment de la langue slave et germanique dont elle n'a fait qu'emprunter quelques mots sans prendre leur construction.

« L'une des principales règles de leur poésie est l'allitération. Tous les mots, ou du moins deux mots de chaque vers doivent commencer par la même syllabe ou par la même lettre, comme par exemple dans ces deux vers

Kooka kulki kunigamme
Adolphe Fredrich Armollinem.

« Ils ignorent l'usage de la rime. En vain, quelques savans qui avaient voyagé en pays étrangers, voulurent l'introduire parmi eux ; elle n'obtint aucun succès.

« Les paysans de la Finlande composent eux-mêmes leurs chansons ; les femmes s'occupent aussi beaucoup de poésie, surtout dans les provinces les plus éloignées de la mer, par conséquent les moins visitées par les étrangers. Ils n'ont aucune théorie poétique ; l'oreille et le sentiment sont leurs seuls guides. La plupart de ceux qui composent ces chansons ne savent pas écrire ; ils sont obligés de se souvenir de tous leurs vers. Cependant il en est quelques-uns qui ont essayé de se former des signes d'écriture sur le modèle des caractères d'imprimerie.

« Comme tout le monde fait des vers, il n'existe, à vrai dire, aucune classe d'hommes que l'on désigne sous le nom de poètes. S'il arrive pourtant que quelqu'un se distingue entre tous les autres, par ses compositions, on lui donne le titre honorifique de Runonickat (maître de chant).

« L'hiver, quand les habitans des contrées les plus reculées de la Finlande entreprennent leurs longs voyages vers les villes situées sur la côte, ils se réunissent par petites caravanes, et le soir assis autour de l'âtre, tous ceux d'entre eux qui font des vers se choisissent un ami qui les accompagne avec le kandele, et chantent l'un après l'autre leurs plus belles chansons.

« Ils attribuent à la poésie un pouvoir magique. Ils ont des chants avec lesquels ils croient pouvoir éteindre le feu, guérir les blessures. Ils en ont contre les maladies, contre les morsures de

serpent, contre la colère de leurs ennemis, comme ils en ont aussi pour faire un heureux voyage et obtenir une bonne chasse. » L'Espagne est le premier peuple qui ait commencé à recueillir ses chants populaires. Son romancero était imprimé dès le xvi siècle.

L'Italie n'a point de poésie populaire ; elle s'est élevée trop vite à la poésie artistique. Quand une nation commence par avoir un Dante et un Pétrarque, il ne faut pas penser à la voir redescendre à la forme ignorante du chant populaire. On a cependant publié en Allemagne un recueil de poésies populaires italiennes ; mais il offre bien peu de pièces qui méritent réellement ce titre.

En France, il y a eu depuis une vingtaine d'années, un mouvement d'étude admirable dans le domaine de notre ancienne littérature. Rien de spécial n'a été fait pour l'histoire de la poésie populaire. Je ne connais là-dessus que deux ouvrages, et tous deux sont empruntés à une nation étrangère. Ce sont les Chants populaires de la Grèce, de M. Fauriel, et les Ballades anglaises de M. Loève-Veimars. Il y aurait, nous le croyons, de vrais trésors littéraires à puiser dans l'étude de nos divers idiomes de province, et des œuvres naïves qu'ils ont produites. Cette source toute nouvelle de poésie a été indiquée à différentes reprises dans les travaux de la société des antiquaires, dans quelques articles de la Revue des Deux Mondes ; mais elle n'a été qu'indiquée. Les Allemands ont voulu être plus savans que nous. Ils nous ont gratifiés de deux recueils de poésies populaires qui sont bien la plus pitoyable chose que je connaisse. Il serait par trop triste de penser que nous n'avons point de meilleure chanson populaire que nos complaintes de village : Malbrough s'en va-t'en guerre ; ou bien : À boire ! à boire ! etc. Herder a traduit et publié, dans ses Volkslieder, deux pièces empruntées à notre littérature, et qu'il

donne comme chants populaires. La première est la romance de la comtesse de Linda ; la seconde est cette jolie et gracieuse chanson attribuée à Henri iv :

Viens, aurore, je t'implore,
Je suis gai quand je te vois, etc.

Espérons que pour l'étude de notre littérature, nous ne resterons pas en arrière des étrangers.

L'Angleterre, l'Écosse, c'est là, comme on le sait, le pays des vieilles ballades et des fictions populaires. Nulle part peut-être, si ce n'est en Allemagne, les traditions poétiques anciennes ne se sont conservées aussi longtemps. Il n'y a pas plus de trente ans que Walter Scott se faisait encore redire ces vieilles chansons par la mère de Hoog, le poète, et c'est d'elle qu'il a appris sa belle ballade de lord Thomas et d'Anne la jolie. Aussi les poésies populaires ont-elles donné lieu à d'importans travaux en Angleterre. Le premier de tous est celui de Percy. C'est de tous les ouvrages du même genre celui qui a peut-être le plus contribué à propager au dehors le goût des poésies traditionnelles, en montrant combien de riches documens on pouvait y puiser pour l'histoire de l'art, et pour l'histoire d'une nation. Après sont venus les travaux de Warton, Ellis, Ritson, Ewan, Jamieson, et Walter Scott clot dignement cette liste d'œuvres érudites avec ses chants du Border.

La Hollande est riche aussi en chants populaires, surtout en chants religieux et mystiques et en légendes historiques. Toutes ces anciennes poésies étaient éparses dans divers recueils, connus sous le titre de Blauwboekjies.

M. W. Lejeune en a réuni les plus remarquables, et en a fait un recueil qui mérite d'être étudié. M. H. de Fallers-Leben, l'un des

philologues les plus distingués de l'Allemagne actuelle, en a publié un autre recueil, et y a joint des notes intéressantes.

Mais aucune nation n'a égalé les Allemands, soit dans l'étude de leur propre poésie populaire, soit dans celle des poésies populaires étrangères. Outre leurs recueils nationaux formés par Büsching, Van der Hagen, Goerres, Brentano, Erlach, ils ont encore cet excellent choix de chants populaires de toute nation, traduits et publiés par Herder, puis les chants populaires de la Russie, par Gœtze ; du Danemarck, par Grimm ; de la Bohême, par Hauker ; de la Suède et de la Hollande, par O.-L.-B. Wolff ; ceux de la France et de l'Italie que nous avons cités, et un recueil de romances espagnoles très estimé.

De tous ces chants, il en est peu qui présentent un ensemble aussi régulier, et autant d'intérêt, que les chants suisses, soit sous le rapport de la forme, soit sous le rapport des faits historiques qu'ils retracent.

Àvoir ce beau pays de la Suisse séparé des contrées qui l'environnent par des montagnes, barricadé par ses forêts et ses rochers, on le dirait bien à l'abri de toute invasion étrangère. À voir toutes ces jolies villes qui se mirent dans les lacs bleus, qui croirait qu'une telle contrée puisse être le théâtre de la guerre ? Si jamais, par un beau jour d'août, vous avez visité Neuchâtel, au milieu de ses sources limpides et de ses coteaux de vigne ; si vous avez, comme Byron, vogué paresseusement avec une voile pareille à une aile insoucieuse (noiseless wing), sur le lac Léman, ou si, vous avançant dans les cantons plus reculés, vous vous êtes mis un matin à contempler les mille reflets de cette écharpe d'or qu'on appelle la cascade du Staubbach ; si vous avez pénétré dans les paisibles et mystérieuses vallées des Grisons, dans les bois de

l'Oberhasli, qui de vous n'a rêvé involontairement aux idylles de Gessner ? qui de vous n'a pensé que l'histoire d'une telle contrée devait être bien calme, bien régulière ; et cependant cette histoire est on ne peut plus animée et dramatique. La nature a, il est vrai, mis à chaque pas dans ce pays une enceinte de rochers et de montagnes, comme pour le garantir contre toute agression. Mais au sommet de ces montagnes, sur la cime de ces rochers, jadis les oppresseurs de la Suisse avaient élevé leurs remparts. Chaque vallée avait son maître, chaque ville sa forteresse. Le despotisme se posait là-haut, les armes à la main, et le peuple gémissait à ses pieds. Il lui a fallu des siècles entiers pour renverser ces tours menaçantes qu'il avait lui-même aidé à construire.

La Suisse, restreinte dans ses limites géographiques, n'a jamais pu penser à étendre son influence au dehors, et comme elle ne songeait point à inquiéter ses voisins, elle avait le droit de penser que ses voisins ne l'inquiéteraient pas. Mais elle était placée entre de grands états qui, la voyant faible, trouvaient fort commode de se la partager. Ainsi, son histoire est toute contenue dans ses limites territoriales. Elle ne va pas chercher l'ennemi, elle le repousse. Ses champs de bataille, ce sont ses vallées, ses côteaux, c'est Sempach, c'est Morat ; elle illustre elle-même par son héroïsme le pays qu'elle occupe ; elle ne porte pas la guerre au-delà de ses montagnes, mais cette guerre revient à tout instant la provoquer et lui mettre les armes à la main.

Voici d'abord venir ses princes et abbés qui l'oppriment, ces puissans comtes de Toggenbourg, de Kybourg et de Neuchâtel qui l'accablent de corvées et d'impôts. La Suisse est patiente. Elle souffre long-temps ; elle voit s'élever la forteresse de ses maîtres, et elle ne dit rien ; elle passe devant le chapeau insolent de Gess-

ler, et elle s'incline. Quand elle se sent lasse enfin de porter le joug ; quand la mesure de ses maux est comblée, elle hésite encore, elle ne se lève pas en masse. Son pacte de confédération ne s'agrandit que peu à peu. Trois hommes seuls s'en vont au Rutli prêter le serment de liberté, et quand la flèche de Guillaume Tell déchire la poitrine de Gessler, Guillaume Tell est seul entre les rochers. Mais une fois la première étincelle jetée, l'incendie s'allume et court de canton en canton, de village en village. Chacun se souvient des injustices qu'il a subies et des vengeances à exercer. En vain les anciens maîtres de la Suisse se retranchent dans leurs remparts, et rassemblent leurs vassaux ; le peuple ne s'effraie ni des cris de mort lancés contre lui, ni du nombre de ses adversaires. Le beffroi sonne dans la cité, et le village et la chaumière y répondent. Le pâtre quitte ses troupeaux, l'artisan son atelier ; tous se tendent la main ; tous marchent au même but ; le patriotisme leur apprend l'art de la guerre, et l'amour de la liberté en fait des héros. La Suisse a ses Léonidas, ses Cincinnatus. Les armées exercées s'enfuient devant ces soldats d'un jour. L'Autriche elle-même laisse ses drapeaux sur le champ de bataille, et le duc Léopold tombe sous le glaive d'un paysan.

C'est là l'un des premiers cycles de la Suisse. Ce cycle se termine par la victoire, par l'adjonction successive des autres cantons aux trois premiers cantons confédérés. Les seigneurs ont renoncé à leurs priviléges. L'Autriche a demandé la paix. L'antique Helvétie va-t-elle être tranquille ? Non, car là-bas au duché de Bourgogne, un homme se lève contre elle, un homme terrible dans sa colère, inébranlable dans sa volonté. C'est le duc Charles que son époque a surnommé le téméraire, et la postérité a confirmé ce nom. Il a juré haine à la Suisse, et dans sa haine, il lui a envoyé pour gouverneur Pierre de Hagenbach. Pierre de Hagen-

bach est le Gessler bourguignon du xv siècle. La Suisse cherche son Guillaume Tell, et, ne le trouvant pas, elle se fait justice elle-même. Un jour, le peuple envahit le château du gouverneur ; on l'arrête, on le met en prison, on le juge, et il est exécuté à Colmar, sous les yeux de huit mille spectateurs. Le duc rugit comme un lion quand il apprit la mort de son gouverneur. Il envoya d'abord Étienne de Hagenbach avec 15,000 hommes pour prendre possession du pays insurgé, puis il arriva lui-même avec une armée quatre fois plus nombreuse. Toute la confédération courut aux armes, et se jeta au-devant de l'ennemi. Ai-je besoin de raconter les détails de cette guerre ? Qui de nous ne connaît les trois défaites de Charles-le-Téméraire, la sanglante journée de Grandson et l'ossuaire de Morat ?

Après cette lute contre la Bourgogne, vient la guerre de Souabe, moins terrible en apparence, mais plus longue et plus désastreuse. Puis, quand la Suisse se lève victorieuse, quand sa gloire se répand de toutes parts, quand les rois veulent avoir pour garde ses soldats, voici que la réforme arrive et les dissensions religieuses se répandent à travers tout le pays. Le lien de la confédération se dissout. Les cantons prennent les armes, et cette fois ce n'est plus pour marcher de concert au-devant de l'ennemi, c'est pour se battre, frères contre frères, communauté contre communauté. Oh ! c'est une guerre horrible ! une guerre qui ne laisse plus aucun sentiment de pitié dans le cœur, qui dépouille tout à coup les Suisses des nobles vertus dont ils étaient parés autrefois. Quel abîme entre le patriotisme du xiv siècle et le fanatisme religieux du xvi, entre l'héroïque Winkelride s'élançant au-devant des piques ennemies pour frayer un passage à ses compagnons d'armes, et Thomas Schmoucker décapitant lui-même de

sang-froid son frère Lienhard, comme une victime expiatoire pour les péchés du monde !

La scission religieuse amène une désolation générale dans cette contrée, naguère si unie et si forte, et les prédications, les libelles, les luttes des deux partis, ne font qu'envenimer la plaie. Puis vient la guerre de trente ans, puis le soulèvement du peuple contre les familles puissantes des divers cantons, et quand le premier cri de notre révolution retentit au-delà du Jura, Lausanne, Vaud, Bâle, Fribourg, étaient déjà en insurrection.

Veut-on voir tous ces faits retracés avec enthousiasme, et cependant avec une grande vérité, il faut lire les chants de guerre de la Suisse. C'est là son histoire détaillée et complète, histoire qui suppléerait au besoin à celle de L. Meyer, de Zschokke ou de Jean de Müller…

Ces chants embrassent un espace de plus de quatre siècles, depuis le commencement du xiii jusqu'à la fin du xvii. Il en existe un très grand nombre, sur chaque circonstance grave, sur chaque bataille. La plupart sont encore inédits. D'autres ont paru dans divers recueils. J. de Müller en cite plusieurs dans son ouvrage, et Diebold Schilling a le premier publié ceux de son contemporain Veit-Weber.

Tous ces chants sont écrits dans l'ancien dialecte suisse. Les poètes allemands modernes ont voulu quelquefois les rajeunir, et n'ont fait souvent que les gâter. Le style de ces chants est essentiellement simple, naïf, un peu rude, un vrai style de chronique crédule et conteuse. Ce qui échauffe le cœur de ces anciens poètes, c'est le patriotisme, c'est la liberté ; on voit qu'ils sont tous animés de ce sentiment que leur vieux Boner de Berne a

chanté : « La liberté orne la vie ; la liberté nous donne la joie et le courage. Elle ennoblit l'homme et la femme, elle enrichit le pauvre. La liberté est le trésor de l'honneur, c'est elle qui couronne la parole et l'action. »

Tous ces hommes chantent pour célébrer les combats qu'ils ont soutenus, et la victoire qu'ils ont remportée. Leur but n'est point de faire de beaux vers bien harmonieux, mais de raconter dans tous ses détails l'histoire d'une guerre, et de citer les noms de ceux qui se sont distingués. Aussi ne cherchez pas dans leurs œuvres ce travail d'esprit qui brille ailleurs dans la poésie artistique, ou ces effets puissans d'imagination qui abondent dans les chants du nord, dans les légendes d'Allemagne, et le Kampeviser danois. Ce sont des pâtres, des paysans qui ont quitté le soc de la charrue pour prendre la lance et l'épée, et qui se reposent de leurs fatigues de guerre, en racontant ce qu'ils ont vu. Les métaphores poétiques, les images sont rares dans leurs chants. Tout ce qu'ils osent se permettre, c'est de faire du duc Léopold un lion ; de Berne, un ours indompté et de représenter la Suisse sous la figure d'un taureau intrépide. Ils appellent Hagenbach, leur ennemi, un sanglier, et s'écrient qu'ils ne veulent pas lui obéir comme des animaux apprivoisés. Vous ne trouveriez, du reste, dans leurs chants ni trace d'érudition, ni souvenir mythologique. Ils ont la foi du christianisme, et ils invoquent Dieu et la Vierge Marie.

Je ne connais rien qui ressemble mieux au romancero espagnol pour la simplicité du récit et les détails de faits et de dates. Quelquefois le poète commence ainsi que nos anciens trouvères par une allocution aux auditeurs ou une invocation à Dieu :

« Écoutez la nouvelle que je viens vous apprendre. »

« Écoutez l'histoire terrible que l'on raconte dans le pays. »

« Je veux vous chanter une chanson, une chanson toute nouvelle. »

« Au nom de Dieu, ainsi soit-il, au nom de Marie, je commence mon chant. »

« Je vais vous conter tout ce que j'ai appris de plus curieux. Je chante avec joie, et je prie la Vierge Marie et son fils de venir à mon secours. »

« Au nom de Dieu, je vais vous dire un chant tout nouveau ; au nom de la passion du Christ qui nous a rachetés du péché, puisse le Seigneur nous protéger ! »

Puis le poète entonne son chant de bataille, et, comme les auteurs du romancero, il n'oublie pas d'indiquer la date précise :

« C'était en l'an 1386 que la grace de Dieu se manifesta à nous d'une manière miraculeuse. Le jour de fête de saint Cyrille, il protégea les confédérés, comme je vais vous le dire et vous le chanter. »

Il raconte ensuite comment les armées arrivent en présence l'une de l'autre, comment l'action s'engage, et quand la victoire est décidée, il compte les morts et les mourans, tous les objets perdus par l'ennemi, comme par exemple dans ce chant de la bataille de Grandson :

« Les confédérés trouvèrent beaucoup d'or et beaucoup d'argent. Ils trouvèrent un fauteuil tout en or, et ce qui les réjouit surtout, ce fut de découvrir quatre cents bonnes carabines et des chaînes en fer.

« Le duc perdit aussi son sceau. On trouva une étoffe en soie avec des couronnes de perles ; on trouva dans le sang une chasuble, une mitre d'évêque avec des ostensoirs en or. Et son épée en or, garnie de diamans, il la perdit aussi. Jamais, depuis que la Bourgogne guerroye, elle ne subit un affront plus amer. »

Dans le chant de la bataille de Morat, le poète raconte avec une joie cruelle le désastre des ennemis.

« La bataille s'étendit à deux milles à la ronde ; à deux milles à la ronde, la puissance du duc fut vaincue et anéantie, et la mort de nos frères d'armes massacrés à Grandson fut vengée avec du sang à deux milles à la ronde.

« Combien d'ennemis tua-t-on ? On ne sait pas au juste. Moi j'ai entendu dire que de soixante mille il en fut tué ou noyé vingt-six mille.

« Et croyez-moi sur ma parole. Nos confédérés ne perdirent pas plus de vingt hommes, ce qui montre bien que Dieu protége jour et nuit les hommes hardis et pieux. »

Quelquefois le poète se complaît dans l'énumération des troupes confédérées, et l'on dirait d'une page d'épopée antique transportée dans un chant suisse :

« Alors on vit venir les hommes pleins de force de Fribourg ; chacun se plaisait à les voir si bien armés ; car c'était une troupe brillante, et partout où ils passaient, le peuple voulait les observer.

« Alors Willingue la vieille, portant ses couleurs bleue et blanche, et Waldshut avec ses hommes noirs. Puis vint aussi Lin-

dau avec ses couleurs verte et grise ; et Bâle avec maint guerrier intrépide.

« Là, se trouvaient aussi les Souabes et beaucoup d'autres villes, telles que Meinssett et Rotwill qui s'étaient parées. Quand on jetait les yeux vers Schaffouse, on apercevait aussitôt Constance et Ravensburg.

« Puis Zurich apparaît, et Schwytz, Berne, Soleure, Francsfeld, et tous ceux de Glaris, de Lucerne. Maint village, mainte ville voit passer les confédérés et ne se lasse pas de les voir. »

Tous ces chants suisses ne portent pas cependant le même caractère. En les examinant l'un après l'autre, on y reconnaît facilement l'empreinte d'un esprit national qui se modifie d'après les évènemens, et l'on pourrait diviser toute cette poésie populaire des états confédérés en trois époques assez distinctes. La première embrasse leurs guerres contre l'Autriche. C'est un temps de luttes patriotiques, d'efforts généreux, le temps de Stauffacher, de Walther Furst et d'Arnold de Melchtal, l'âge d'or des mœurs helvétiques. Le 1 janvier de 1508 vit poindre l'aurore de leur liberté, et la bataille de Morgarten leur donna les premières espérances d'avenir.

La Suisse alors commence seulement à essayer ses forces. Elle est pleine de courage, et cependant elle doute encore d'elle-même. Elle se couvre de gloire, et cette gloire ne l'enorgueillit pas. Elle n'ose encore se croire assez puissante pour s'affranchir, elle se recommande à Dieu et fait bénir ses étendards dans les églises. Toutes les poésies populaires de cette époque sont empreintes de ce sentiment de courage civique et d'humilité chrétienne. Quand Léopold vint attaquer les Suisses à Sempach, ils

étaient au nombre de 1500 campés au-dessus de la colline. C'était le temps de la moisson, ils se jetèrent à genoux au milieu des blés comme les Vendéens de 1795 ; ils invoquèrent le secours du ciel, puis ils se relevèrent avec une mâle résolution, et marchèrent au-devant de l'ennemi. Le chant populaire de cette bataille a fidèlement conservé ce fait :

« Les Suisses religieux tombent à genoux, et prient le ciel à haute voix : « Ô Jésus-Christ, Dieu puissant, au nom de ta mort et passion, donne-nous ton appui à nous pauvres pécheurs. Délivre-nous de l'angoisse et du danger. Dieu bon, protége ce pays et ceux qui l'habitent. Soutiens-le, conserve-lui la liberté. »

Plus tard, la Suisse connaît sa force et la faiblesse de ses ennemis. Elle se pare de ses trophées de victoire, et devient fière et dédaigneuse. Dans la guerre de Bourgogne, les soldats ne se jettent plus à genoux pour implorer humblement le secours du ciel. Ils ont confiance en eux-mêmes, et leurs chants populaires mêlent au récit pompeux de leurs succès l'ironie amère contre leurs ennemis vaincus : « Ah ! s'écrie-t-il, les pauvres Bourguignons ! Les voilà qui, pour se sauver, grimpent sur les arbres, pareils à des oiseaux privés de nourriture. Mais on les tue comme des corbeaux. On leur donne des coups de lance, et ils tombent par terre ; car leurs ailes ne peuvent se mouvoir, et le vent ne les aide pas. »

Quand la tête de Pierre de Hagenbach tomba sous la hache du bourreau, une jeune fille se mit à chanter auprès du cadavre la chanson que son amant lui avait apprise, et les enfans s'en allaient dans les rues, parodiant ainsi le vieil hymne pascal de l'Allemagne.

« Le Christ est ressuscité. Le gouverneur est pris. Réjouissons-nous tous. Sigismont sera notre consolateur. Kyrie Eleison. »

Dans la guerre de Souabe, cette poésie populaire de la Suisse subit encore une nouvelle transformation. Elle s'asseoit au bivouac, elle se mêle à l'orgie du cabaret ; elle devient insolente et grossière. Ce ne sont plus les chants simples et chastes de Sempach, c'est le chant effronté du lansquenet. Après cela vient le pamphlet politique et religieux du xvi siècle ; pamphlet ardent et plein de colère qui, de son souffle envenimé, flétrit le rhythme et le vers et les images qu'il emploie. Puis, la poésie populaire s'en va, peu à peu, avec les années qui se succèdent et les changemens qu'elles amènent dans la société. Le peuple devient positif et raisonneur. Il ne croit plus, il discute. Parlez-lui des merveilleuses fictions du temps passé, il secoue la tête d'un air incrédule. La poésie l'a entouré de prestiges dans son enfance. Devenu vieux, il la dédaigne. Les rêves d'or de l'imagination sont morts dans son ame. Les rêves matériels les remplacent. L'histoire de ses pères ne lui apparaît plus que comme une lueur effacée dans un vague lointain, et leurs chants héroïques s'éteignent au milieu du bruit de l'atelier, ou des discussions politiques.

La plupart des poètes qui ont légué à la Suisse tant de chants traditionnels sont restés complètement inconnus. Ils ne faisaient point de leur œuvre un objet de vanité littéraire. C'était assez pour eux de chanter les hauts faits de leurs concitoyens, et le triomphe de leur patrie. Quelques-uns cependant ont mis leur nom au bas de leur poème comme nos romanciers du moyen-âge le mettaient au bas de leur livre. »

« Celui qui vous chante cette chanson peut maintenant se nommer. Il a été lui-même témoin de ce qu'il raconte. Il s'appelle

Jean Ower, et dans le pays de Lucerne, il s'écrie avec force : Ô Dieu, préserve la confédération de toute injure et de toute honte. »

« Cette chanson, confédérés, Jean Viol la chante librement à votre honneur, à votre gloire, afin que vos louanges soient connues partout où l'on s'occupe de vous. »

« Celui qui nous a chanté cette nouvelle chanson s'appelle Jean Wick. Il est né à Lucerne, et bien connu à Uri. Il était à la bataille vers ce bon temps de mai qui nous donne tant de joie. »

D'autres fois le poète termine par en appeler à la générosité de ses auditeurs, ce qui prouve que ces chansons devaient se chanter au milieu de la foule, sur les places publiques.

« Celui qui nous chante cette petite chanson a fait maint long détour. Le bon vin est cher, et sa poche est en mauvais état. Voilà pourquoi il vous dit sa misère, et vous prie de lui accorder votre tribut. »

Mais celui de tous ces poètes qui mérite le plus d'être cité, celui qui les surpasse tous par la chaleur de la pensée, comme par l'énergie de l'expression, c'est Veit-Weber. Son style est âpre et rude ; sa lyre n'a que des cordes d'acier, mais des cordes fortement tendues. Ni l'amour, ni les idées tendres et rêveuses ne l'ébranlent. C'est une main gantelée de fer qui la fait vibrer. Veit-Weber, c'est le Suisse des anciens temps, le montagnard qui se fait soldat, pour défendre son pays, le soldat qui se fait poète pour chanter le chant des combats. Veit-Weber, c'est le Taillefer de la Suisse. Comme lui, il marche le glaive à la main, en tête de ses concitoyens ; comme lui, il célèbre les jours de bataille, et les héros morts pour leur pays.

Nous ne connaissons de lui que cinq chants de guerre ; il est probable cependant qu'il en a écrit d'autres encore. Mais ces cinq chants reposent sur les évènemens les plus mémorables de la guerre de Bourgogne. Ils forment à eux seuls une Iliade complète. Ils commencent à la mort de Hagenbach et finissent à la bataille de Morat, le plus beau triomphe de la Suisse. Un an après, la puissance de Charles-le-Téméraire allait s'anéantir devant Nancy. Le prince de Flandre et de Bourgogne, frappé d'un coup d'arquebuse, rendait le dernier soupir dans un marais.

Nous ne savons rien de la vie de Veit-Weber, sinon qu'il était de Fribourg en Brisgau comme il le dit lui-même dans un de ses chants, et qu'il vivait à l'époque où la Suisse livrait toutes ces grandes batailles. Il devait avoir fait quelques études poétiques, car ses vers, avec toute leur naïveté et leur rudesse d'expression, ne manquent pas cependant d'une certaine harmonie. Il y a même parfois de l'art dans la manière dont il dépeint l'air martial de ses concitoyens, et le mouvement des armées ennemies qui s'avancent l'une contre l'autre. Mais ce qui lui donne toute son inspiration, toute sa poésie, c'est le cri de guerre, c'est l'aspect du champ de bataille. Avec quelle ardeur il entraîne les Suisses au combat ! avec quel noble sentiment d'orgueil il loue tour à tour, et la force de Fribourg, et la fermeté de Soleure, et l'ours indomptable de Berne. Il a peur que ses concitoyens ne se divisent, car il sait que l'ennemi profiterait de leur discorde. Quand il leur a montré le danger qui les menace, il les appelle à se réunir, il invoque à leur secours et le Christ et la Vierge Marie, et les patrons de chaque cité suisse. Puis, quand il a lui-même combattu dans leurs rangs, quand la lutte est finie et la victoire gagnée, le voilà qui entonne l'hymne de triomphe. Son œil s'enflamme, son cœur bondit. Il regarde avec une impitoyable dureté les eaux du lac

rougies du sang de ses ennemis, et chante d'une voix qui nous ébranle la déroute des Bourguignons et le succès de l'Helvétie.

Tous ces chants sont assez longs, et ressemblent plus, par le mouvement du récit à un fragment de poème épique qu'à une ode. On voit que le poète ne les a pas pris comme un thème qu'il est pressé d'achever. Il se complaît dans le tableau des évolutions militaires, dans le détail des faits. Le chant d'Héricourt n'a pas moins de vingt-neuf strophes de six vers chacune ; celui de Morat en a trente-deux, et le plus long de tous est celui de Pontarlier. C'est aussi celui de tous qui me semble le mieux empreint des diverses nuances poétiques qui caractérisent l'œuvre de Veit-Weber. Si je ne crois pas devoir le citer en entier, j'en citerai du moins la plus grande partie.

L'hiver a duré bien long-temps. Il a attristé les petits oiseaux qui chantent maintenant avec joie, et dont on entend le chant résonner à travers les rameaux verts de la forêt.

Àpeine la branche d'arbre s'est-elle couverte de quelques feuilles, que l'on attendait si impatiemment ; à peine la haie a-t-elle reverdi, soudain maint homme brave est sorti de sa demeure.

Les uns montaient ; les autres descendaient. Leur marche guerrière était terrible à voir, et l'on a fait au duc de Bourgogne un affront dont il n'a pas dû rire.

On est entré dans son duché, dans la ville de Pontarlier. Là, le combat a commencé, et l'on a vu bien des pauvres femmes prendre tout à coup l'habit de deuil, l'habit de veuve.

Dès que les Welsches apprennent cette nouvelle, ils arrivent à pied et à cheval, au nombre de douze mille. Ils voulaient recon-

quérir la ville, mais il leur en coûta cher.

Les confédérés les attaquent, les pressent, les font tomber sous leurs coups, et leur enlèvent sur les murailles de la cité deux grandes bannières.

L'ours de Berne apprend ce qui se passe ; soudain il fait aiguiser ses griffes, il prend avec lui quatre mille hommes, et on les entend joyeusement siffler.

La nouvelle troupe arrive à Pontarlier sur la place pour braver les Welsches qui étaient plus de douze mille, et quand les Welsches aperçoivent l'ours, la peur les saisit.

Ils le voient s'avancer contre eux, ils étaient en grand nombre, et croyaient pouvoir lui résister ; mais l'ours les salue avec ses arquebuses chargées de pierres, et ils s'enfuient au loin.

Les Welsches le virent revenir une seconde fois. Les confédérés se rangèrent en bon ordre, à la voix de leurs chefs.

L'ours était en colère, les Welsches voulurent combattre ; mais quoiqu'ils se trouvassent quatre contre un, ils furent obligés de fuir.

L'ours continuait à rugir, et tous les confédérés disaient : Que les Welsches arrivent, nous nous battrons avec eux tout le jour !

Voilà pourquoi je loue les gens de Berne, de Fribourg, de Bienne, de Soleure, et des autres villes de la confédération, car ils ont valeureusement combattu.

Les hommes de Lucerne cependant ne veulent pas rester en arrière. Quoiqu'on leur eût écrit de ne pas venir, ils refusent de rester chez eux et se joignent aux soldats de Berne.

Quand ceux de Bâle apprennent que l'ours est sorti de sa tanière, ils lui envoient des renforts, des hommes à pied et à cheval avec de bonnes armes.

Les nouveaux venus se réunissent aux troupes de Berne et partent ensemble pour Grandson. Alors on entend jour et nuit retentir les coups d'arquebuse jusqu'à ce que Grandson soit gagné.

Un dimanche matin, les confédérés se précipitent joyeusement à l'assaut, ils s'emparent des portes, et deviennent maîtres de la ville, sans éprouver aucun échec.

.....

Ils mettent une garnison sûre dans le château et se dirigent avec une nouvelle ardeur du côté de Berne. Il y avait là aussi un très bon château bien fortifié.

Ils s'élancent sur les remparts, sans s'inquiéter des pierres qu'on leur jette ni des coups d'arquebuse. Ils parviennent à faire une brèche dans la muraille, et plus d'un homme brave entre par là sans crainte d'y laisser sa vie.

Les Bernois s'avancent les premiers, et puis viennent ceux de Bâle ; ils arrivent, et bientôt on voit au-dessus de la forteresse flotter l'étendard bleu et blanc de Lucerne.

Berne y place ensuite le sien, et celui de Bâle ne se fait pas attendre. Toutes les villes agirent de leur mieux, je dois leur donner cette louange.

Quand les Welsches, qui étaient au château, virent qu'ils étaient pris, ils jetèrent les armes bas, et demandèrent grace au nom de Dieu et de la Vierge.

S’ils se fussent rendus plus tôt, on leur eût accordé la vie. Mais on repousse leur prière, et ils prennent la résolution de se défendre.

Ils se retranchent dans une tour où il est très difficile d’arriver. Ils sont en grand nombre, et combattent long-temps ; mais aucun d’eux ne peut s’échapper.

Cependant on pénètre dans la tour, et jamais homme ne se trouva dans une pareille angoisse. On les jette morts ou vivans par-dessus les remparts.

Plus de cent hommes y laissent leur vie, je ne veux pas mentir, et les Suisses leur apprennent à voler sans ailes au-delà des murailles.

Ceux qui occupent le château d’Echallens apprennent qu’ils seront bientôt assiégés. Ils envoient dire aux soldats de Berne qu’ils se rendront volontiers.

Reste encore un château fort, le château fort de Jougne. Les confédérés arrivent dans la ville et parviennent de suite au-dessus des remparts, car tous les Welsches étaient partis pour retourner dans leur contrée.

Jougne est une bonne forteresse ; entre les cinq que nous avons nommées, c’est la meilleure. Elle sert de sauvegarde au pays de Savoie. Les Bernois y entrent et en prennent possession.

Sans le secours de Dieu, comment eussent-ils pu prendre en aussi peu de jours tant de villes et tant de châteaux ? Mais remercions aussi les gens de Berne et les braves soldats des autres villes.

L'ours était sorti de sa caverne. Après avoir remporté une telle victoire, il y rentre de nouveau. Que Dieu lui donne joie et bonheur. Voilà ce qu'a chanté Veit-Weber. Amen.

Tel est ce chant guerrier que les paysans suisses entendaient autrefois chanter avec enthousiasme. Je ne prétends certes pas le donner comme un modèle de goût, mais comme un monument traditionnel de poésie naïve et spontanée. Je n'ai pas prétendu non plus développer dans un espace aussi restreint toutes les richesses du chant populaire ; je n'ai fait que rappeler ces sources d'eaux limpides, ces sources oubliées, où l'arbre de l'art et de la science actuels a jeté ses premières racines, où nous pourrions aller peut-être retremper avec fruit notre cœur et notre imagination.

X. Marmier.

Warton dit que les poètes provençaux écrivaient dans une langue également intelligible aux savans et au peuple. (They introduced a love of reading and diffused a general and popular taste for poetry, by writing in a langage intelligible to the ladies and the people). The H. of english poetry, tom. i, pag. 151.

Herder prétend que les minnesinger peuvent être regardés comme poètes populaires. Volkslieder, 2 vol. Introd. p. 19.

Rosenkranz et Wendt disent que notre poésie a commencé par être populaire. Voy. Handhuch einer allg. Gesch. der Poesie, par Rosenkranz, tom. iii, p. 1. Ueber die Hauptperioden der schoenen kunste, par Amédée Wendt, p. 158.

Hic jacet in tumba, Rosa mundi, non Rosa munda ;
Non redolet, sed olet, quæ redolere solet.

Andados treinta y seis annos,
Del Rey don Alfonso et casto ;
En la era de acho cientos
Y cincuenta y tres hentrado.

Depping, p. 21.

L'auteur de ce chant de guerre était un cordonnier de Lucerne, nommé Albert Tschudi.

Christ ist erstanden !
Freude dem sterblichen.

Benoist de Saint-More.
L'a translaté, et faict et dit,
Et a sa main les mots écrit.

(Romance de Troye.)

Taillefer qui, mult bien chantout,
Sor un cheval qui tost alout,
Devant le duc alout chantant

De Karlemagne et de Rollant,
Et d'Olivier et des vassaux
Qui morurent à Roncevaux.

02

CHANTS DANOIS.

Le pays connu sous le nom de Scandinavie se composait autrefois des trois royaumes de Danemarck, de Suède et de Nor-

vège, auxquels il faut joindre plus tard l'Islande, découverte au IX siècle, et peuplée par une colonie de Norvégiens. Les habitans de ces trois royaumes provenaient d'une même souche, parlaient une même langue, adoraient un même dieu. C'était là cette terre des hyperboréens, sur laquelle les anciens avaient de merveilleuses idées. C'était cette romantique Thulé que le moyen-âge a entourée de ses fictions, et que Goethe a chantée dans une de ses plus belles ballades. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte, pour comprendre tout ce que l'imagination des voyageurs a pu rêver d'étrange à l'aspect de cette contrée. Voyez comme elle est là, isolée des autres, resserrée par la mer Baltique, entourée par la mer du Nord, et touchant à la mer Glaciale. De grandes chaînes de montagne la traversent ; des landes sauvages et des marais occupent la moitié de son sol, et les frimas la voilent pendant la plus grande partie de l'année. Rétrogradez avec moi de quelques siècles ; figurez-vous que nous sommes encore au temps où toute cette terre était livrée au paganisme, et que nous venons de France ou d'Italie ; écoutez quelles traditions étranges, quelle mythologie mêlée de vagues souvenirs d'Orient et de conceptions barbares. Les deux premiers êtres de la création sont le géant Ymer et la vache Authumbla. Ymer, dans son sommeil, enfante sous son bras gauche un homme, sous ses pieds une femme, qui forment la race des géans. La vache Authumbla lèche les rochers couverts de givre. Le premier jour, des cheveux poussent sur ces rochers, le second jour il en sort une tête, le troisième un homme tout entier. C'est Buri, l'aïeul d'Odin ; Odin a deux frères : Vili et Ve. Tous trois se réunissent pour combattre Ymer. Ils le tuent, et les torrens de sang qui s'échappent de son corps inondent la terre et noient les hommes de sa race, à l'ex-

ception de Bergelmer, qui se sauva avec sa famille dans un bateau.

Les petits-fils de Buri s'emparent du corps d'Ymer. Avec son cadavre, ils forment le monde ; avec son sang la mer, avec ses os les rochers, avec ses dents les pierres, avec son cerveau la voûte du ciel, qui repose sur quatre piliers ; avec sa cervelle les nuages ; avec ses sourcils la forteresse Midgard, qui environne l'univers et protège les hommes contre les attaques des géans. La terre est ronde comme une bague, et tout entourée d'eau. La Nuit parcourt le ciel avec un char, et l'écume de son cheval produit la rosée du matin ; le Jour vient ensuite, et le mors de son coursier éclaire le monde. L'homme et la femme sont nés de deux arbres : le frêne et l'aulne. Les dieux leur donnèrent le mouvement, l'esprit, la beauté. L'homme s'appelle Aske, la femme Embla.

L'arc-en-ciel est un pont bâti par les dieux pour rejoindre la terre au ciel. Il est de trois couleurs, mais la couleur rouge qu'on aperçoit au milieu est un sentier de feu qui empêche les géans de monter. La demeure favorite des dieux est près du frêne Ygdrasill. C'est l'arbre le plus beau, le plus vigoureux qui existe. Il a trois racines qui s'étendent à une immense distance l'une de l'autre. La première touche à la demeure des Ases, et se baigne dans la source du passé ; le seconde repose dans la source de la sagesse. Le maître de cette source est Mimir ; il est le sage par excellence, parce que chaque matin il vient boire à cette source. Odin a voulu y boire une fois, mais il n'a pu obtenir cette faveur qu'en y laissant un œil. La troisième racine tombe dans la source des serpens. Le frêne Ygdrasill est l'arbre du monde, l'arbre immense dont les rameaux s'étendent sur la terre et montent jusqu'au ciel. Là les dieux tiennent leur assemblée ; là les trois

Nornes président au destin des hommes ; là est l'aigle qui sait tout, mais là aussi sont les mauvais génies : l'écureuil qui court de branche en branche pour animer l'un contre l'autre le serpent et l'aigle ; le serpent qui ronge les racines de l'arbre, et les quatre cerfs qui viennent en manger les feuilles et les bourgeons.

Un jour, la haine qui existe entre les dieux et les mauvais génies éclatera, et le monde sera abîmé dans cette lutte des deux puissances. Il y a pour ce temps de calamité des pronostics annoncés par les poètes : trois longues années d'un continuel hiver, puis trois années de combats sanglans. L'égoïsme et l'avarice s'emparent de l'esprit des hommes ; les amis se trompent ; les frères égorgent les frères ; il n'y a plus de lien de famille, plus de dévouement, plus de vérité. La terre est livrée aux passions les plus effrénées, à la haine, à l'anarchie. Alors arrivent les ennemis des dieux : Loki, l'esprit du mal ; et le serpent né de Loki, qui de son corps monstrueux entoure la terre comme un anneau ; et Surtur, l'irréconciliable antagoniste des Ases ; et le loup Fenris, dont les mâchoires en s'ouvrant touchent à la terre et au ciel. Le Naglfar flotte sur les eaux. La terre tremble, les rochers se fendent, les arbres tombent, les hommes meurent, la mer rompt ses digues, se répand à travers l'espace, et le ciel se déchire. Les dieux s'avancent contre les ennemis. Chacun choisit son adversaire ; chacun emploie dans ce combat effroyable tout ce qu'il a de force, de prévoyance et de fermeté. Thor écrase de son marteau la tête de la vipère ; mais il s'abîme dans le venin qu'elle a répandu. Tyr s'attaque au chien Garnir, et tous deux succombent après une lutte acharnée. Le loup Fenris engloutit Odin dans ses entrailles. Vithus tue le loup ; mais Surtur embrase le monde. Le soleil devient noir ; la terre s'abîme dans la mer, la flamme, la fu-

mée de l'incendie s'élèvent jusqu'au ciel ; les étoiles se détachent de leur place, et le ciel tombe.

Le monde est détruit : le monde renaît. Du milieu des flots surgit une création toute jeune, une terre couverte de fleurs et de verdure. Les jours sont beaux comme à l'âge d'or. L'homme n'a plus besoin d'arroser le sol de ses sueurs ; la terre se couvre elle-même de fruits. Les vices d'autrefois ont disparu, les douleurs d'un autre temps sont oubliées. Le bon Balder revient. Les Ases trouvent les tables d'or d'Odin, et se souviennent de ses prédictions. Tout se ranime, tout prend une nouvelle vie, et un palais d'or s'élève, un palais plus brillant que le soleil, où les justes iront jouir d'une félicité éternelle.

Si des hauteurs fabuleuses où nous transporte cette mythologie, nous redescendons aux réalités de la vie, quel tableau présentent ces hommes du Nord ! Ce ne sont pas des pâtres à la houlette paisible qui habitent sur la lisière de ces forêts ; ce ne sont pas des marchands laborieux et habiles qui campent le long des côtes de la mer Baltique. Ce sont des hommes d'armes, intrépides et farouches, qui ne respirent que la guerre, qui courent après les aventures périlleuses, et se font gloire de ne pas dormir sous un toit, de ne pas vider une coupe d'hydromel auprès du foyer. Pour vêtement, ils ont un lambeau de laine ; pour demeure, le pont d'un navire, ou une chaumière dans les bois. Ils se fabriquent des armes avec du fer et des cailloux aiguisés, et boivent dans des cornes de bœuf. Dans le cours de leurs expéditions, ils mangent la chair crue des troupeaux ; sur le champ de bataille, ils se désaltèrent avec du sang. Quand ils font un sacrifice à leurs idoles, ils prennent le sang des victimes et en colorent la statue de la divinité et les murailles du temple. Leur dieu suprême, Odin, est un

dieu de guerre et de sang. Il fit toutes ses conquêtes l'épée à la main, et lorsqu'il se sentit affaibli par l'âge, il assembla ses amis, se creusa neuf blessures en cercle avec le fer de sa lance, et mourut en annonçant qu'il allait en Scythie prendre place auprès des dieux, à ces festins éternels où sont appelés tous ceux qui se distinguent par leur valeur dans les combats.

Ainsi il avait divinisé l'héroïsme guerrier, et les Scandinaves n'avaient garde de repousser un tel dogme. Aussi s'élancent-ils avec joie au combat. Les Walkyries planent sur eux et les guident dans la mêlée. S'ils reviennent victorieux, ils racontent avec orgueil combien d'ennemis ils ont tués, combien de sang ils ont répandu ! S'ils succombent, la mort leur sourit comme une fiancée, et on les enterre avec leurs armes, leurs chevaux ; car dans le Valhalla, leur bonheur sera de combattre éternellement sans se faire de blessures, de puiser l'hydromel à une tonne inépuisable, et de partager la chair d'un sanglier que chaque jour on distribue aux convives, et qui chaque jour reparaît intact.

Ce qui contribuait encore à entretenir parmi eux ce culte des combats, cette soif des aventures, c'est que dans chaque famille, le fils aîné héritait seul du patrimoine de ses pères. Il ne restait à ses frères qu'une voile de pêcheur, ou une lance. Ainsi les uns se faisaient soldats pour gagner l'épée à la main un coin de terre, ou une part de pillage. Les autres s'en allaient sur leur frêle embarcation attaquer les navires marchands, ravager les habitations situées sur la côte. Ces pirates se nommaient les rois de la mer. Ils montaient sur leurs bâtimens, qu'ils appelaient leurs chevaux à voiles, et les faisaient bondir sur les flots. Ni la distance ni la saison ne les arrêtaient. Quelquefois ils se mettaient en route, sous le poids d'un orage, sans savoir où ils iraient aborder. La mer les

entraînait sur ses hautes vagues, et le vent de la tempête les poussait comme des vautours vers leur proie. Ils s'en allaient ainsi jusque sur les côtes de la Finlande, jusque sur les côtes d'Angleterre et de Normandie, ici rançonnant une peuplade, là pillant une ville, ailleurs moissonnant la campagne. Les princes leur payaient tribut ; les ducs de Normandie leur cédaient leur duché ; les rois d'Angleterre leur couronne, et Charlemagne baissa la tête et pleura en les voyant.

Pour eux la force physique est la force par excellence, et toute leur imagination est employée à grossir les proportions ordinaires de l'homme. Ils ont des géans qui feraient honte au Gargantua de Rabelais et de Fischart, ou à l'Ougra des Indiens. Il y en a qui ont six bras, d'autres six têtes. La Wilkina-Saga en dépeint un ainsi : « Il était effroyablement large ; ses jambes étaient d'une longueur et d'une force démesurée. Son corps était épais, robuste, puissant. Il y avait une distance d'une aune entre ses deux yeux, et tous ses membres étaient construits dans cette proportion. » L'Edda raconte que le dieu Thor passa la nuit dans le petit doigt du gant d'un géant. Le dieu se leva quand il crut le monstre bien endormi, et lui asséna de toutes ses forces un coup de marteau sur la tête. Le géant se réveille, passe la main sur son front, et dit : Je crois qu'il m'est tombé une feuille d'arbre dans les cheveux. Les femmes de géans ont la même force, la même structure colossale. C'est avec l'une d'elles que Loki enfante cet horrible serpent qui fait le tour du monde. Une petite-fille de géant élève une montagne en laissant tomber la terre qu'elle a mise dans son tablier ; une autre s'en va se promener dans la campagne, elle aperçoit un laboureur avec ses deux chevaux et sa charrue, prend l'homme et l'attelage dans le creux de la main et rapporte cela à sa mère comme un jouet d'enfant.

Au milieu de leur vie errante, les hommes du Nord trouvent cependant une place pour la poésie. Ils l'aiment et la cultivent. L'hiver, quand ils reviennent de leurs expéditions lointaines, ils se plaisent à raconter leurs périls, leurs succès. Il y a des actes de courage dont ils s'enorgueillissent, des hommes d'action dont ils célèbrent les hauts faits, et leurs récits se traduisent en vers, en ballades. Si comme l'a dit un critique anglais, la ballade naïve et conteuse est la première poésie des peuples, c'est surtout aux hommes d'armes de la Scandinavie qu'il faudrait appliquer cet axiome, à ces hommes qui ne songeaient certes guère ni à réfléchir un sentiment intérieur, ni à formuler des principes d'art, mais qui se hâtaient de chanter le héros qui leur inspirait le plus d'enthousiasme, le fait qui les avait le plus émus.

Il y avait pourtant parmi eux une classe de poètes, les scaldes, que les chefs d'armée conduisaient avec eux sur le champ de bataille, que les rois, les princes, les jarls de chaque contrée accueillaient avec distinction. Ces scaldes étaient les historiens de leur tribu, les pontifes poétiques chargés de consacrer par leurs vers l'éclat d'une victoire, la renommée d'un héros ; mais la poésie n'était point exclusivement confiée à leur génie. Elle appartenait au peuple, elle voguait avec le pirate sur le bateau, elle s'arrêtait avec le chasseur au milieu de la forêt, elle animait chaque tente de soldats, elle avait sa place réservée à chaque veillée d'hiver. Tout homme qui avait un récit intéressant à faire appelait cette poésie à son secours, et elle venait simple et confiante, lui prêter sa voix un peu rude, mais mâle et énergique. La Saga d'Eigil raconte que lorsqu'il eut perdu son fils, il résolut de se laisser mourir de faim. Mais sa fille vint l'arracher à sa douleur, et le pria de chanter, et le père, attendri par ses larmes, fit un effort, recueillit ses idées, les revêtit d'images, les exprima en vers, et à

mesure qu'il chantait, ses regrets s'adoucissaient, et à la fin, il se trouva l'ame si calme, qu'il fut encore heureux de vivre. Le roi Éric le condamne à mort, et il chante pour obtenir sa grace. Le thing ou assemblée populaire condamne à mort Rollon, et sa mère se présente devant le roi et improvise des vers pour l'attendrir.

Ainsi par le peuple même, et par les scaldes, il se forma une suite de chants nationaux qui embrassaient à la fois le cycle des dieux, des héros fabuleux et des hommes. Ainsi se forma le recueil célèbre connu sous le nom de Kampe-Viser. Les chants du Kampe-Viser ont été rassemblés en Danemark et écrits en danois, mais ils appartiennent à toute la Scandinavie. W. Grimm, qui nous semble avoir bien approfondi cette question, pense qu'ils furent primitivement composés vers le v ou le vi siècle, c'est-à-dire à une époque où dans les trois royaumes de Suède, de Danemark, de Norvège, la langue était encore à peu près la même. Le fait est que l'on retrouve souvent dans ces chants des noms norvégiens et suédois, des traditions suédoises, des ballades dont l'idée primitive est attribuée à l'Allemagne ou à l'Irlande, des récits des Niebelungen ou de l'Edda. Les critiques anglais ont fait aussi divers rapprochemens entre leurs chants populaires et ceux du Danemark. Ces rapprochemens ne sont pas difficiles à justifier. Les Danois ont été pendant assez longtemps en relation immédiate avec l'Angleterre pour y répandre, ou y puiser des faits héroïques, des légendes d'amour et de religion. Il est une époque où les peuples, encore enfans, avides de merveilleux et privés des grandes ressources de la science, recherchent avec ardeur tout ce qui peut entretenir leurs rêves favoris, tout ce qui peut donner un aliment à leur imagination crédule. Alors l'épopée chevaleresque, le conte superstitieux, la tra-

dition sainte, ne peuvent être contenus dans les limites du pays où l'imagination du poète, la foi du religieux les a fait apparaître. Les autres peuples les réclament. Tout ce qui entre dans le domaine de la pensée appartient à tous. Il n'y a plus ici de barrières territoriales. Les peuples se battront à outrance pour un coin de royaume, pour un privilége, mais ils iront tous boire comme des frères à cette source vivifiante de poésie qui désaltère leur ame. Ainsi l'idée poétique s'en va de contrée en contrée par les récits du marchand, par la chanson du soldat, par la complainte du pélerin. Chacun l'accueille, l'adopte, la pare et la modifie, selon ses habitudes et son caractère. Elle ne change pas de nature, mais elle prend une autre forme, et devient tour à tour française, anglaise, allemande, sans perdre sa saveur primitive. C'est une fleur exotique dont les couleurs varient légèrement quand on la transporte hors de son sol natal. C'est un hôte étranger que l'on appelle à prendre place au foyer de famille après lui avoir donné d'autres vêtemens. C'est ainsi qu'au moyen-âge les poèmes du cycle carlovingien, du cycle d'Arthus et du Saint-Graal, ont fait le tour de l'Europe. C'est ainsi que telle ballade célèbre a été tant de fois recopiée par tant de pays, qu'à peine distingue-t-on son origine première.

Les chants danois tels que nous les possédons aujourd'hui ont été soumis à une nouvelle rédaction que Grimm fait remonter au XIV siècle. Ces questions de date pour des monumens littéraires dont l'histoire n'a pas pris soin de constater l'existence sont souvent assez douteuses, car l'examen le plus minutieux du caractère de la langue dans lequel ils sont écrits, ne conduit pas toujours à une solution précise. Mais dans le cas dont il s'agit, si la date est encore problématique, on peut s'assurer du moins en les lisant que ces chants n'ont été composés qu'après que le chris-

tianisme eut pris racine dans le nord, c'est-à-dire après le XI siècle. Vers la fin du XVI siècle, Sofrenson Wedel, l'ami de Tycho-Brahe, le traducteur de Saxo Grammaticus, les avait rassemblés pour servir à son histoire de Danemark. La reine Sophie entendit parler de son recueil et l'engagea à le publier. Après plusieurs instances, il s'y décida enfin, et en 1591, il fit paraître cent chants danois. En 1695, Pierre Syv en réunit encore cent autres par la tradition orale, par des manuscrits, et les publia avec ceux de Wedel, sous le titre de Kampe-Viser. Un autre recueil avait paru en 1657, renfermant trente chants d'amour et d'aventures tragiques. Il a pour titre Elskovs Viser. W. Grimm, que nous avons déjà cité plusieurs fois, a publié en allemand un choix fort étendu des diverses pièces contenues dans ces trois recueils, et M. Jamieson en a traduit plusieurs en anglais.

Comme on peut se le figurer d'avance, il ne faut pas chercher beaucoup d'art dans ces chants populaires du Nord. C'est une poésie âpre et sauvage comme les mœurs qu'elle représente et les hommes auxquels elle s'adresse. Un rhythme monotone et facile ; des strophes de deux longs vers qui tombent l'une après l'autre comme deux coups de marteau ; point de recherche dans les détails ; point de nuance dans les couleurs ; une poésie enfin qui s'ignore elle-même et raconte naïvement, grossièrement, les choses qu'elle a apprises. Le caractère sombre du Nord la domine du reste complètement ; les images riantes y sont rares ; les images de deuil y reviennent sans cesse.

On ferait un singulier contraste en mettant à côté de ces chants danois quelque suave poème de l'Orient, un chant d'amour comme Gul et Bubul, un drame comme Sacountala. Ici, le ciel étoilé, les rayons de soleil, la terre chargée de fleurs, les

jours livrés aux molles rêveries, les nuits pleines de parfum et de douces clartés ; là, le sol aride, le vent qui gronde sous un ciel nébuleux, la mer qui frappe avec des gémissemens de douleur son lit de roc, ses flancs de sable ; ici, le monde des génies gracieux et les enchantemens de la vie ; là, les créations bizarres et la lutte pénible de l'homme avec le sort ou avec les élémens.

Mais ce qu'il y a de beau dans ces chants du Danemark, si grossiers qu'ils puissent être, c'est leur langue naïve et leur mâle énergie ; c'est la peinture si rude et si vraie des peuples du Nord. Il y a là des tableaux de mœurs et des tableaux de guerre, où vous chercheriez en vain la touche délicate de l'art ; mais toutes les personnes qui y ont pris place sont comme des figures monumentales taillées à grands coups de ciseau, dans un rocher de granit. Leurs récits de combats ressemblent à des épopées, et leurs guerriers sont hauts de dix coudées.

Quand le valeureux Hagen est attaqué à l'improviste, et qu'il glisse sur les peaux humides que Grimild a posées là exprès pour le faire tomber. — Souviens-toi, lui dit-elle, de ta promesse ; tu as juré que si jamais tu tombais devant un ennemi, tu ne te relèverais pas pour le combattre. — C'est vrai, s'écrie-t-il, et il combat à genoux et tue encore trois de ses adversaires.

Quand Dietrich attaque Ogier-le-Danois, le sang coule dans la plaine par torrens. Dietrich est parti avec huit mille hommes ; il n'en ramène que cinquante.

Quand Sivard se met en route, il monte un cheval qui galope sans s'arrêter pendant quinze jours et quinze nuits. Arrivé au pied d'une forteresse fermée, il ne se donne pas la peine d'at-

tendre qu'on lui en ouvre les portes, il fait sauter son cheval à quinze pieds au-dessus des murailles.

Un combat mémorable est celui d'Orm, le jeune chevalier, et du géant de Berne. Orm s'en va frapper à la porte du tombeau de son père, qui est enterré dans une montagne. Il frappe si fort, qu'il brise le rocher, et le père se réveille.

— Quel est le téméraire qui vient ainsi me troubler dans mon repos ?

— C'est moi, Orm ton fils.

— Que veux-tu ? Je t'ai donné l'année dernière des monceaux d'or et d'argent.

— C'est vrai, tu m'as donné, l'année dernière, des monceaux d'or et d'argent, mais aujourd'hui je veux ton épée.

— Tu n'auras pas Birting, ma redoutable épée, avant que tu sois allé en Irlande venger ma mort.

— Si tu me la refuses, je brise la montagne qui te sert de tombe, en cinq mille morceaux.

Le vieux guerrieur lui donne son épée. Orm tue le géant, et s'en va ensuite en Irlande tuer les meurtriers de son père.

Un autre combat plus merveilleux encore est celui de Dietrich avec le dragon. Dietrich, en courant les aventures, rencontre un lion et un dragon qui se battent avec fureur. Le lion est vaincu et prie le héros de venir à son secours. Dietrich marche contre le dragon, mais sa lance se brise sur ses rudes écailles, et le monstre l'emporte dans sa caverne, auprès de ses onze petits, puis il s'endort. Pendant la nuit, Dietrich cherche à sortir de la caverne et

trouve l'épée du roi Siegfried. Alors il s'élance bravement contre les petits du dragon, et les massacre l'un après l'autre. Au bruit de leurs gémissemens, le serpent s'éveille, et en apercevant entre les mains de son ennemi le glaive enchanté, il a peur, et le conjure de lui laisser la vie. Mais Dietrich, après lui avoir fait avouer où sont ses trésors, lui plonge son épée dans le flanc, puis il sort et monte en triomphe sur le dos du lion qui l'attendait à la porte.

Ce qui reparaît à tout instant dans ces traditions du Nord, c'est un esprit de vengeance farouche, impitoyable, qui tourmente éternellement le cœur et ne s'apaise qu'avec du sang. Une jeune fille vient poignarder au milieu de la nuit l'amant qui l'a trompée ; une reine empoisonne la femme qui la rend jalouse ; deux sœurs empruntent des vêtemens de chevalier, une armure, et s'en vont venger la mort de leur père. Elles tuent l'homme qui l'a tué et le coupent en morceaux. La ballade ajoute qu'elles pleurèrent beaucoup lorsqu'il fallut ensuite aller se confesser. L'exemple le plus terrible de cette colère implacable se trouve dans la ballade de Vonved. C'est là un autre Hamlet, mais un Hamlet cent fois plus irrité, plus mécontent de lui, plus malheureux que celui que nous connaissons. Sa mère l'engage à s'en aller venger la mort de son père. Il part, et tue tout ce qu'il rencontre, les pères avec leurs fils, les chevaliers avec leurs compagnons d'élite. Quand il ne voit plus personne à tuer, il donne un anneau d'or à un berger, afin de lui indiquer la forteresse, où il trouverait des hommes d'armes dignes de lui. Il entre de vive force dans le château, et tue ceux qui voudraient l'arrêter. Puis il revient chez lui, et dans la rage qui le possède, il tue sa propre mère et brise son luth, afin de n'avoir plus rien qui puisse adoucir ses accès de fureur.

Toutes les pièces du recueil ne présentent cependant pas ce triste dénouement. Il y en a de tendres et de gracieuses comme celle-ci.

« La mère de la petite Christel est occupée à coudre, mais des larmes coulent sur le visage de sa fille.

— Ma petite Christel, mon enfant chéri, dis-moi, pourquoi ton visage est-il défait ? pourquoi ta joue est-elle pâle ?

— Il n'est pas étonnant que je sois pâle et défaite, j'ai tant à couper et à coudre.

— Il y a pourtant dans la ville, de jeunes filles plus belles que toi, et qui travaillent mieux que toi.

— Eh bien ! à quoi sert de te le cacher plus long-temps ? Notre jeune roi m'a séduite.

— Si notre jeune roi t'a séduite, que t'a-t-il donné ?

— Il m'a donné une jolie petite chemise en soie, que j'ai portée avec douleur.

Il m'a donné des souliers à boucles d'argent, que j'ai portés avec angoisse.

Il m'a donné une harpe d'or, pour m'en servir quand je serais trop triste.

La petite Christel touche la première corde, le roi l'écoute résonner dans son lit.

Elle touche une seconde corde, le roi ne repose pas plus longtemps.

Il appelle deux de ses serviteurs : — Faites venir, dit-il, la petite Christel devant moi.

Elle arrive et se tient debout devant la table. — Ô roi, dit-elle, vous m'avez envoyé chercher, que voulez-vous ?

Le jeune roi montre les coussins bleus. — Viens t'asseoir, ma petite Christel, et repose-toi.

— Je ne suis pas lasse, je peux rester debout. Dites-moi ce que vous voulez, et laissez-moi partir.

Le jeune roi attire la petite Christel à lui, il lui donne la couronne d'or et le nom de reine. »

D'autres ballades, comme celle d'Axel et Waldborg, ont tout le caractère galant des poèmes de chevalerie du moyen-âge. Axel le preux guerrier, et Waldborg la jolie jeune fille, s'aiment dès leur enfance. Ils se rendent ensemble à la chapelle, ils vont se fiancer ; mais Hagen, le fils du roi, est amoureux de Waldborg ; il empêche le mariage, car il veut lui-même épouser la jeune fille. C'est un horrible moment pour les deux pauvres fiancés qui ne cessent pas de s'aimer, et qui n'entrevoient aucun remède à leur douleur. Tout à coup la guerre éclate. Hagen se met à la tête de ses troupes, et le valeureux Axel, oubliant son ressentiment, marche sous sa bannière. Sur le champ de bataille, Hagen reçoit une blessure mortelle ; il appelle son rival, lui tend une main de frère, et lui dit : Venge ma mort, tu épouseras Waldborg, et je te donne mon royaume. Axel s'élance au milieu des ennemis, combat comme un lion, et meurt couvert de blessures. À cette nouvelle, la malheureuse Waldborg distribue son bien aux pauvres et se retire dans un couvent.

Quelques pièces toutes pleines de merveilleux semblent renfermer un sens symbolique.

Une jeune fille pleure d'être séparée de son amant, un corbeau s'approche d'elle, et s'offre à la conduire auprès de lui, à condition qu'il s'emparera du premier enfant auquel elle donnera le jour. La jeune fille accepte. Elle devient mère, le corbeau accourt et réclame sa proie. En vain la malheureuse se jette à genoux, pleure, prie, se désole, et offre, pour rompre son affreux contrat, toutes ses terres et tout l'or qu'elle possède. Le corbeau est inflexible. Il s'empare du nouveau-né, lui crève les yeux, boit son sang, et à l'instant, de corbeau qu'il était, il devient un beau jeune homme, et l'enfant ressuscite.

Un paysan va bâtir une maison auprès de la demeure d'un nain des montagnes. Celui-ci s'irrite, assemble ses compagnons, et tourmente le paysan jusqu'à ce que le pauvre homme, réduit à la dernière extrémité, lui cède sa femme. Le nain l'embrasse, et soudain sa taille s'élève, son visage devient beau. C'est un chevalier que l'amour anoblit. C'est un fils de roi disgracié, auquel un baiser de femme rend une nouvelle vie.

Quelquefois aussi on trouve dans le Kampe-Viser certaines pièces, comme celle du Moine, qui ressemblent singulièrement à une satire religieuse.

Douze hommes à cheval s'en viennent attaquer le couvent ; le moine marche à leur rencontre avec sa massue et les écrase l'un après l'autre. Il s'égare dans la campagne, rencontre un magicien, le force à lui montrer ses trésors, et le tue. Puis il revient au couvent et massacre quinze pauvres moines, parce que la soupe n'était pas prête, et quinze autres parce que le poisson n'était pas

frit. Après cela, il crève un œil à l'abbé parce qu'il retient trop long-temps la communauté à l'église. L'intrépide moine ne veut plus entendre parler de prières, de lecture ni de chants au lutrin, et les religieux, ravis d'une telle vertu, le choisissent d'une voix unanime pour leur supérieur. Il se met à la tête de l'abbaye et la gouverne pendant trente ans.

Quelques pièces ressemblent, comme nous l'avons dit, aux chants de l'Edda ; nous en citerons une, entre autres, qui se rapproche beaucoup de ce chant original de Sœmund, connu sous le nom de Marteau de Thor.

Tord de Meeresburg court à cheval à travers la plaine. Il perd son marteau d'or et ne le retrouve pas de long-temps. Tord appelle son frère : « Il faut que tu t'en ailles, dit-il, dans les montagnes du Nord, chercher mon marteau. » Locke son frère prend un vêtement de plumes, et vole par-dessus les larges flots de la mer du côté des montagnes du Nord. Il arrive dans une forteresse, entre dans la grande salle et se présente devant le hideux Tolpel.

« — Sois le bien-venu, Locke, sois le bien-venu ! Comment va-t-on à Meeresburg ? Comment va-t-on dans le pays là-bas ?

— Bien, répond Locke. Tord a perdu son marteau, voilà pourquoi je suis venu.

— Dis-lui qu'il est enfoui à cinquante-cinq brasses sous terre. Il ne le reverra jamais, qu'il ne me donne pour épouse la jeune Feidlefsborg et tout ce que vous possédez.

« Locke reprend son vêtement ailé et traverse les flots salés de la mer : Tu ne recouvreras pas ton marteau, dit-il à son frère, à

moins que tu ne sacrifies la jeune Feidlefsborg et tout ce que tu possèdes.

« Mais sur le banc où elle était assise, la fière jeune fille s'écrie : J'aime mieux un chrétien que ce monstre hideux. Prenons notre vieux père, arrangeons-lui les cheveux, et conduisez-le comme fiancée, à ma place, dans les montagnes du nord.

« Ils donnent au vieillard des vêtemens de jeune fiancée, sur ces vêtemens ils n'épargnent pas l'or, puis ils se mettent en route. Ils arrivent et s'asseoient sur le banc des fiançailles. Le comte Tolpel entre pour présenter la coupe nuptiale à la jeune fille. Mais avant de boire, le vieillard mange quinze bœufs, trente cochons, sept pains. Puis, pour apaiser sa soif, il boit douze mesures de bière dans un grand seau à anses et manque d'avaler le seau. Tolpel se promène dans la salle, joint les mains et s'écrie : D'où vient donc cette fiancée qui dévore autant de choses ? Puis il dit au sommelier : Prends garde aux tonneaux, nous avons à traiter une femme qui aime terriblement à boire. Pendant ce temps Locke rit sous ses vêtemens, et dit : Elle n'a pas mangé depuis huit jours, tant elle était occupée de l'idée de venir ici.

« Tolpel appelle ses écuyers : Apportez-moi, s'écrie-t-il, le marteau d'or ; je l'abandonne volontiers, pourvu que je sois séparé d'une telle fiancée, à ma honte, ou à mon honneur. Huit guerriers apportent sur un arbre le marteau, et le posent en travers sur les genoux du vieillard. Celui-ci le prend, le manie comme une verge, et frappe le monstrueux Tolpel, puis ses compagnons. Tous les hôtes réunis, tous les hommes du Nord en pâlissent d'effroi, et reçoivent des coups de marteau et de mortelles blessures.

Retournons maintenant, dit Locke au vieillard, retournons dans notre pays, car vous voilà devenus veuve. »

Un grand nombre de pièces du recueil que nous analysons sont consacrées aux croyances superstitieuses et aux idées de sorcellerie des hommes du Nord. Ici, des rossignols annoncent à un amant la mort de sa maîtresse ; là, une jeune fille tombe au pouvoir de l'homme de mer, qui l'emmène au fond des eaux, dans sa grotte de cristal. Tantôt c'est l'histoire d'un jeune homme qui s'égare pendant la nuit, et arrive sur une montagne où dansent les elfes : un de ces êtres fantastiques l'invite à danser, il s'y refuse, et tombe mort en arrivant chez lui ; tantôt celle d'une femme dont l'amant a été égorgé et coupé en morceaux : elle recueille avec soin toutes les parcelles de son corps, les trempe la nuit dans la source de Mariboe, et son amant revient à la vie ; tantôt celle de douze magiciens qui tous ont de merveilleux secrets. L'un peut conduire l'orage avec sa main ; un autre dompte les dragons ; un troisième sait tout ce qui se passe en pays étranger ; un quatrième se promène sous l'eau ; un cinquième possède une harpe que personne ne peut entendre sans se mettre aussitôt à danser.

Àtravers ces idées superstitieuses, pour la plupart assez bizarres ou copiées d'après de vieilles traditions, il en est une vraiment fort belle ; c'est celle qui attribue aux morts la faculté de se réveiller dans leur cercueil, et de revenir sur terre pour consoler un parent, ou répondre aux vœux d'un ami. Cette idée me semble exprimée d'une manière touchante dans cette pièce, qui a pour titre : La mère dans le tombeau :

« Dyring s'en va dans une île lointaine, et épouse une jolie jeune fille. Ils vécurent sept ans ensemble, et sa femme lui donna

sept enfans. Alors la mort entre dans la contrée et enlève la femme, si belle et si rose. Dyring s'en va dans une île lointaine, épouse une autre jeune fille, et la ramène chez lui. Mais celle-ci était dure et méchante. Quand elle entra dans la maison de son mari, les sept petits enfans pleuraient ; ils pleuraient, ils étaient inquiets, elle les repoussa du pied. Elle ne leur donna ni bière, ni pain, et leur dit : Vous aurez faim et vous aurez soif. Elle leur retira les coussins bleus, et leur dit : Vous coucherez sur la paille toute nue. Elle éteignit les grands flambeaux, et leur dit : Vous resterez dans l'obscurité. Les enfans pleuraient le soir très tard, leur mère les entendit sous la terre, sous la terre où elle était couchée. « Oh ! que ne puis-je, s'écria-t-elle, m'en aller voir mes petits enfans ! » Elle se présenta devant Dieu, et lui demanda la permission d'aller voir ses petits enfans. Elle pria tant que Dieu se rendit à sa demande. « Mais quand le coq chantera, lui dit-il, tu ne resteras pas plus long-temps. »

Alors la pauvre mère se lève sur ses jambes fatiguées et franchit le mur de pierre. Elle traverse le village, et les chiens hurlent en l'entendant passer. Elle arrive à la porte de sa demeure ; sa fille aînée était là debout. « Que fais-tu là, mon enfant ? dit-elle. Comment vont tes frères et sœurs ?

— Vous êtes une belle grande dame, mais vous n'êtes pas ma mère chérie. Ma mère avait les joues blanches et roses, et vous êtes pâle comme la mort.

— Et comment pourrais-je être blanche et rose ? J'ai reposé dans le cercueil si long-temps !

« Elle entre dans la chambre ; ses petits enfans étaient là avec des larmes sur les joues. Elle en prend un et le peigne, puis tresse

les cheveux à un autre, et en caresse un troisième et un quatrième ; le cinquième, elle le met sur ses bras, et lui ouvre son sein. Puis, appelant sa fille aînée : « Va t'en prier Dyring, dit-elle, de venir ici. » Et quand Dyring parut, elle lui cria avec colère : « Je t'ai laissé de la bière et du pain, et mes enfans ont faim et soif. Je t'ai laissé des coussins bleus, et mes enfans couchent sur la paille nue. Je t'ai laissé de grands flambeaux, et mes enfans sont dans l'obscurité. S'il faut que je revienne ainsi souvent le soir, il t'en arrivera malheur. » Alors la belle-mère s'écria : « Je veux désormais être bonne pour tes enfans. » Et depuis ce jour, dès que le mari et la femme entendaient gronder le chien, ils donnaient de la bière et du pain aux enfans, et dès qu'ils l'entendaient aboyer, ils se sauvaient, de peur de voir apparaître la morte. »

Qu'on me permette, avant de finir, de m'arrêter un instant sur cette tradition qui a laissé des traces nombreuses, non-seulement dans les poésies populaires de Danemark, mais dans celles d'Allemagne, d'Angleterre, d'Écosse, et de plusieurs autres contrées.

Nous avons déjà vu qu'au moment d'entrer en lutte avec le géant, Orm s'en va frapper à la porte du tombeau de son père, et lui demande son épée. Dans un autre chant danois, un jeune homme réveille sa mère dans son sépulcre, pour obtenir d'elle un conseil. Dans un autre encore, c'est un amant que les regrets de sa bien-aimée troublent dans la fosse où il est enseveli. Il se lève avec son cercueil et vient, au milieu de la nuit, frapper à la porte de la jeune fille. « Chaque fois, lui dit-il, que ton front s'éclaircit, que ton cœur est gai, mon cercueil est rempli de feuilles de roses ; chaque fois que tu as l'ame lourde et inquiète, mon cercueil est inondé de sang. »

La même croyance se trouve dans plusieurs sagas irlandaises, et dans l'Edda de Saemund. La prophétesse à laquelle Odin va demander une prédiction, s'écrie : « Qui donc trouble le repos de mon ame ? J'étais couverte de neige, mouillée par la rosée, trempée par la pluie. J'ai été long-temps morte. »

Une ballade écossaise raconte l'histoire d'un pauvre jeune homme mort de par-delà les mers, et qui s'en vient, pendant une nuit d'hiver, prier sa maîtresse de l'affranchir des sermens qu'il lui a faits ; car, selon cette pieuse croyance, l'amour est plus puissant que la mort. L'ame de celui qu'une promesse d'amour enchaîne dans ce monde est inquiète et mal à l'aise dans le tombeau, jusqu'à ce que sa maîtresse le dégage de ses sermens ou le rejoigne dans le cimetière.

Dans une ballade magyare, une jeune fiancée, que son amour tourmente jusque dans le cercueil, vient enlever à son amant l'anneau qu'elle lui a donné. Dans le Décaméron de Boccace, Lisabetta attend son amant, mais ses frères l'ont égorgé ; elle l'attend chaque jour, et le pleure chaque nuit. À la fin il apparaît lui-même le visage pâle et décomposé, lui annonce qu'il est mort, et lui montre l'endroit où il a été enterré. Dans une ballade allemande, un amant vient lui-même annoncer sa mort à sa maîtresse. Il lui demande sa main ; mais au moment où elle la touche, elle meurt, et monte avec une couronne éternelle au ciel. Une autre ballade allemande, d'un caractère plus naïf encore et plus touchant, représente un pauvre petit enfant que sa mère pleure sans cesse, et qui se lève et vient lui dire : « Oh ! ma mère, ne pleure pas tant, car ma petite chemise est toute mouillée des larmes que tu verses, et je ne peux pas dormir dans mon tombeau. » Il faut citer encore cette tradition grecque de Protésilas,

qui mourut au commencement de la guerre de Troie. Il soupirait tellement après sa femme Laodamia, que Pluton lui permit d'aller la revoir, et quand il la quitta, elle mourut. Sur le tombeau de Protésilas, on montrait encore, du temps de Pline, des peupliers qui, lorsqu'ils s'élevaient à la hauteur de Troie, dépérissaient tout à coup, et puis après commençaient à reverdir.

Àla même tradition se rattache celle du chasseur qui revient toutes les nuits poursuivre le sanglier dans les bois, celle du tambour qui, à l'approche de l'ennemi, se réveille du sommeil de la mort pour battre encore la générale, et la chanson populaire d'après laquelle Bürger a fait sa Lénore.

Àla même tradition, il faut joindre aussi celle d'Arthur, de Charlemagne, de Frédéric Barberousse, de Guillaume Tell, qui veillent encore dans les flancs des montagnes, laissant pousser leur barbe blanche, et attendant le jour où ils doivent reparaître pour secourir leur pays. Le peuple est comme les individus attachés au souvenir de l'être qu'ils ont aimé : il ne veut pas laisser mourir entièrement ses bienfaiteurs et ses héros. Il les endort non loin de lui, il les berce au bruit de leurs louanges. Il espère qu'un jour, quand il les appellera, ils reviendront. Quel que soit le mérite littéraire des œuvres produites par ces traditions populaires, nous croyons que le sentiment religieux qui les a inspirées, le sentiment d'amour et de confiance sur lequel elles reposent, les rend dignes d'être recherchées et étudiées.

X. Marmier

La même image se trouve dans un poème de Gonzalo de Bercea (XIII siècle) :

Non sera el docena quien lo ose catar
Ca veran por el cielo grandes flamas volar ;
Veras a las estrellas caer de su logar
Como caen las fojas quant caen del figar.

(Viardot, Études sur l'Espagne, p. 121).

Dans son livre intitulé : Littérature et Voyages, M. J.-J. Ampère a donné une analyse intéressante du mythe de Balder et du poème d'Ohlenschlager, écrit sur ce sujet.

On pourrait multiplier à l'infini les exemples poétiques de cette croyance superstitieuse. Elle est répandue en Orient. Dans un conte arabe, une jeune fille quitte chaque nuit son cimetière et vient voir son amant. Les Études de M. Émile Souvestre sur la Bretagne nous ont appris qu'elle existe aussi dans cette province. On a pu lire dans ces Études une ballade d'un pauvre homme qui revient, après sa mort, travailler sur terre, pour acquitter une dette qu'il a contractée.

— Les corbeaux volent-ils encore au-dessus de la montagne ? lui dit Frédéric.

— Oui, répondit le berger.

— C'est bien ; j'ai encore cent ans à dormir.

Quand Frédéric reparaîtra, il suspendra son bouclier à un arbre desséché. On verra l'arbre reverdir, et ce sera le signe d'une nouvelle ère, d'une époque de vertus et de félicité.

Charlemagne est dans le Wunderberg, la couronne d'or sur la tête, le sceptre à la main ; sa longue barbe lui couvre toute la poi-

trine ; autour de lui sont rangés ses principaux seigneurs. Ce qu'il attend là, on ne sait ; la tradition dit que c'est le secret de Dieu.

Cette tradition n'existe pas seulement pour Charlemagne, Arthur et les autres héros populaires du moyen-âge, elle remonte beaucoup plus haut. Saint Augustin dit qu'à Éphèse où saint Jean était enterré, on ne croyait pas que ce saint fût mort ; on le regardait comme endormi dans le tombeau qu'il s'était lui-même préparé, et attendant la seconde apparition du Seigneur. La preuve qu'il n'était pas mort, c'est que l'on voyait la terre qui couvrait sa tombe remuer de temps à autre, et suivre le mouvement de sa respiration.

03

POÉSIE POPULAIRE

DE

LA HOLLANDE.

Il est un pays, resserré dans des limites étroites, qui a rivalisé de puissance avec l'Espagne de Philippe II et la France de Louis XIV, un pays de deux millions d'habitans qui a envoyé ses navires de par le monde entier ; un pays d'art qui a fait école ; un pays de science qui a eu des universités célèbres, des noms illustrés par de grands travaux. Aujourd'hui, ce pays est à demi oublié. La république des stathouders, en se pliant au régime constitutionnel, semble avoir perdu sa mâle énergie. L'uniforme mesure des temps modernes a passé sur elle ; comme un autre

Samson, elle a courbé la tête et s'est laissé couper ses longs cheveux. Sa marine a cédé le sceptre à l'Angleterre, ses universités de Leyde et d'Utrecht ont pâli devant celles d'Allemagne, et sa littérature n'occupe parmi nous qu'une place secondaire. Qui l'aurait dit ? Cette nation jadis si fière et si opiniâtre dans ses résolutions, cette patrie des réformateurs, des hommes d'état, des Guillaume d'Orange et des Barnewelt, cette riche Hollande que la main de fer du duc d'Albe ne put dompter, et que la volonté du grand roi ne put assouplir, cette Hollande est devenue la victime du contre-coup de la révolution parisienne. Elle a été mutilée par les trois jours d'orage de Bruxelles, affichée dans les protocoles, et traînée à la barre des cours d'Europe.

Et cependant, qu'on ne se hâte pas de la juger d'après les échecs qu'elle a reçus et les plaies toutes saignantes qu'elle porte sur les bras. Le vieux lion s'est retiré du champ de bataille, mais il s'appuie encore sur la poignée du glaive, et regarde sans s'effrayer les faisceaux de lances de ses ennemis. Je ne crois pas qu'aucun voyageur visite sérieusement la Hollande sans rendre justice à l'énergie opiniâtre et à l'esprit de persévérance qui la distinguent entre tous les autres peuples. C'est qu'elle n'a pas eu seulement à exercer cette énergie dans ses guerres avec les autres nations, ou dans des époques de désastres accidentels. La nature l'a traitée avec rigueur, la nature est entrée ici en lutte avec l'homme, et n'a cédé qu'à la force. L'élément qui est la principale source de richesse des Hollandais, est en même temps pour eux une cause continuelle de calamités. L'eau qui se répand dans leurs canaux, le fleuve qui baigne leurs prairies, la mer qui attend leurs navires, sont autant d'ennemis implacables contre lesquels on élève des remparts, comme on en élève ailleurs contre les invasions d'une armée. Dans la plus grande partie de la Hollande,

le sol est au-dessous de l'eau ; les canaux dominent la surface de la plaine, et le peuple se retranche derrière ses digues pour échapper à l'inondation. Sans cesse il faut veiller sur ces digues, car sans cesse le fleuve les mine, sans cesse la mer tente de rompre ses entraves, ou couvre d'un banc de sable le champ du pêcheur. C'est un combat continuel où l'homme et l'élément avide se disputent le terrain pied à pied ; c'est à qui en cédera le moins, à qui en obtiendra le plus. Malheureusement, l'homme est souvent le plus faible. L'eau sape les fondemens de sa demeure, l'eau convertit en lac son jardin, l'eau pénètre toujours plus avant. C'est un affreux spectacle que celui d'une de ces inondations comme il en arrive presque chaque année, quand par un accident imprévu une digne vient à se rompre. Soudain l'alarme se répand à travers les campagnes, le tocsin sonne, le peuple s'assemble à la hâte. Hommes, femmes, enfans, tout le monde accourt avec des pelles, des haches, des faisceaux de pieux. On amasse des matériaux, on se met à l'œuvre, on travaille le jour à l'ardeur du soleil, la nuit à la lueur des flambeaux, jusqu'à ce que le fleuve pressé par tant d'efforts, dompté par tant de bras, se retire dans son lit, et de ses vagues mugissantes semble menacer encore ceux qui l'ont vaincu.

Or, partout où l'homme se trouve ainsi en lutte continuelle avec les élémens, ce qui se développe particulièrement en lui, c'est la patience et l'opiniâtreté de caractère. C'est ainsi que les peuples du nord sont plus ingénieux et plus défians que ceux du midi, car la nature les met sans cesse à l'épreuve et les trompe si souvent. Le caractère distinctif des Hollandais, c'est l'amour du travail, la persévérance ; leur devise est bien cette ancienne devise des stathouders : Je maintiendrai ! et l'esprit calme, tenace,

peu éclatant, mais inflexible de Guillaume le taciturne, représente, on ne peut mieux, l'esprit général de toute la nation.

La même remarque doit s'appliquer à leurs œuvres d'art et de littérature. Il ne faut y chercher ni la hardiesse de la pensée, ni l'originalité. Ce sont des œuvres étudiées et laborieuses. La poésie de la Hollande accuse toujours le travail et l'érudition, et ses plus grands peintres sont avant tout des hommes de patience, mais d'une patience qui, parfois, produit de merveilleux effets. Plusieurs causes contribuent d'ailleurs à enlever à la Hollande le caractère de nationalité qu'elle pourrait avoir en poésie, et à lui inculquer l'esprit d'imitation. Par l'étroit espace qu'elle occupe, elle ne peut guère aspirer à se maintenir dans une sphère indépendante, à posséder l'ascendant qu'obtient naturellement un grand état. Par sa langue, elle tient à la vieille Germanie et à l'Angleterre. Par sa position géographique, elle touche d'un côté à la France, de l'autre à l'Allemagne, et subit tour à tour l'influence des deux pays. Quelquefois même tous deux agissent sur elle simultanément, et sa littérature devient une sorte de transaction entre le romantisme allemand et l'esprit français.

Cette littérature commence par des œuvres d'imitation et des traductions. Le premier poète de la Hollande, Jacques de Maerlant, savait sept langues. Il traduisit l'Historia scolastica de P. Commestor, le Speculum historiale de Vincent de Beauvais, et différens autres livres. C'était au xiii siècle. La poésie, qui s'était tenue long-temps l'aile penchée, la tête assoupie, soupirant quelques hymnes à l'ombre des vieux cloîtres, se réveille tout à coup avec des chants de guerre et des chants d'amour. Jeune, belle, pleine de foi et de candeur, elle tient à la main une lyre d'or que nul vent impur n'a encore profanée. Les graves pensées du

cœur, le sentiment de l'héroïsme, ébranlent seuls ses cordes vierges, et quand elles résonnent, leur chant harmonieux passe du midi au nord ; les orangers de la Provence l'écoutent sous leurs verts ombrages, et les chênes de la Germanie le murmurent au pays de Souabe. C'est une merveilleuse époque celle où la science des temps modernes apparaît ainsi avec son auréole, où sous le ciel du midi on voit éclore cette fleur de poésie dont une brise bienfaisante transporte au loin les étamines. Alors viennent toutes ces riantes fictions qui nous charment encore aujourd'hui. Alors l'air, les bois, les fleuves, les sinuosités de la prairie, les grottes des montagnes, les tours des châteaux se peuplent d'une foule de génies gracieux, qui par mille anneaux magiques, par mille chaînes de fleurs, rejoignent le nord à l'orient. Le monde est jeune : il s'abreuve à une source continuelle d'illusions. Il rêve, il croit, il chante. Les sylphes étendent sur lui leurs ailes diaprées, et les fées le guident dans ses premiers pas. Bientôt chaque abbaye a sa légende, chaque château sa chronique, et à quelques intervalles de temps, chaque pays son héros et son poète pour le chanter. Ainsi tandis que l'Espagne célèbre la gloire de Cid, la Bretagne chante son roi Arthur, et la France son Charlemagne. Tandis que vers le nord, Walther de Vogelweide idéalise les graces de la femme et les joies de l'amour, voici venir Pétrarque, qui près des rochers de Vaucluse, achève, comme l'a dit un autre poète, ses crystallins sonnets. Les traditions anciennes revivent, et de nouveaux cycles se forment avec de nouveaux poèmes. Un homme dont on ignore encore le nom, dote l'Allemagne des Niebelungen. Un autre écrit l'histoire mystique de Parcival ; un autre celle de Tristan, et au-dessus de tout plane le génie de Dante avec sa Divina Commedia.

La Hollande s'associa à ce grand mouvement poétique ; elle eut sa part de tous ces poèmes de chevalerie, de toutes ces fictions. Elle eut son roman de Lancelot, de Titurel, de Flor et Blanchefor, des Quatre Fils Aymond et son poème du Renard Si elle ne produisit elle-même aucune œuvre originale, elle n'en doit pas moins citer, avec un sentiment de reconnaissance, les hommes qui l'illustraient par leurs écrits à cette époque. Tandis que Jacques de Maerlant traduisait en style correct les ouvrages latins, Melis Stocke écrivait ses Chroniques rimées ; Claës Verbrechten reproduisait en néerlandais les poèmes étrangers, et Jean de Nélu célébrait les exploits de Jean I, duc de Brabant, qui lui-même a laissé une œuvre de poésie. C'est de cette époque que datent, à proprement parler, pour la Hollande, les premières règles de la versification, les premiers progrès de la langue. Une fois entrée dans cette voie, tout semblait lui présager une suite continue d'œuvres de mérite. Mais le xiv siècle vint démentir ces espérances. Ce fut un temps de discordes civiles et de calamités. La longue lutte des Hoekschen et des Kabbeljauwschen divisa le pays et le remplit de troubles et d'agitations. Le commerce, qui, dans le siècle dernier, avait commencé à prendre un essor imposant, tomba dans un état de décadence. Les lois et les institutions restèrent stationnaires ou prirent une marche rétrograde, et la poésie fut comme paralysée par ce bouleversement de l'ordre social. Quelques chroniques d'abbayes, quelques biographies de princes et d'évêques, voilà tout ce que la Hollande peut citer pendant un long espace de temps. Le xv siècle se passa à peu près de même. La science, il est vrai, fit un pas, l'érudition jeta quelques racines dans le pays, la philologie s'ouvrit de nouveaux points de vue, et l'université de Louvain se distingua par plusieurs travaux ; mais la littérature resta dans les mêmes voies obscures.

Au commencement de ce siècle, il se forma cependant plusieurs sociétés qui semblaient devoir aider au développement de la langue et de la poésie hollandaise, mais qui, en réalité, lui nuisirent. Nous voulons parler de ces chambres de rhétoriciens (Kamers der Rederijkers), qui présentent une grande analogie avec les associations des maîtres chanteurs et les sociétés qui se formèrent plus tard en Allemagne. Chacune de ces chambres de rhétorique prenait un nom de fleur et une devise, et tous ses membres étaient classés par ordre hiérarchique. Le premier d'entre eux portait le titre d'empereur, les autres celui de prince, de doyen ; puis venaient les facteurs, les trouveurs (Vinder), les hommes chargés de faire telle ou telle pièce de vers, et ceux à qui on confiait le soin de préparer les cérémonies. Ces sociétés se proposaient des questions, distribuaient des prix et quelquefois concouraient ensemble. Il y en avait plusieurs dans chaque ville. Peu à peu on en compta jusqu'à deux cents dans la Hollande, et le nombre de leurs membres était assez considérable ; car, en 1561, dans une réunion qui eut lieu à Anvers, les sociétés de onze villes furent représentées par quatorze cent soixante-treize personnes.. Bientôt leur influence s'accrut, les grands seigneurs eux-mêmes les soutinrent de leur crédit, et Philippe-le-Bel, duc de Bourgogne, devint un de leurs membres. Dans les momens de trouble politique, elles exerçaient leur influence en se rangeant du côté de tel ou tel parti. Leurs armes, à elles, c'était l'épigramme, la chanson, la comédie grossière. Elles continuaient ainsi, avec le sarcasme et l'injure, la guerre que le peuple soutenait avec le glaive et l'arquebuse, et plus d'une fois ces escarmouches poétiques ne servirent que trop bien les rivalités de cités et les haines populaires. Dans le temps où la guerre des Hoekschen et des Kabbeljauwschen était le plus enflammée, le duc de

Bourgogne fut obligé de rendre un édit pour interdire aux chambres de rhétorique les attaques trop injurieuses contre l'un ou l'autre des deux partis. Au xvi siècle, elles soutinrent la cause de la réformation mieux que n'auraient pu le faire bien des prédicateurs. Le dogme du protestantisme se plaida sur leurs théâtres, et le peuple assista à des spectacles où on lui représentait les cruautés du duc d'Albe, les massacres de Bruxelles, et la tête du duc d'Egmont tombant sous la hache du bourreau.

Sous le rapport littéraire, ces sociétés n'atteignirent nullement leur but. Elles étaient composées, pour la plupart, d'hommes peu lettrés, qui ne comprenaient pas le mouvement réel de la poésie. Au lieu de seconder l'esprit des écrivains en lui faisant prendre un essor hardi, elles fractionnèrent, en quelque sorte, les efforts de l'intelligence, et les réduisirent aux mesquines proportions du conte en vers, de la chanson. Puis ces sociétés s'établirent à une époque où la langue et la littérature hollandaise n'étaient pas encore assez formées pour vivre de leur propre vie, et conserver un caractère à elles. À défaut d'œuvres nationales propres à leur servir d'autorité et de modèles, les chambres de rhétorique eurent recours aux œuvres des autres peuples. Elles introduisirent dans la poésie de leur pays des expressions, des règles d'emprunt, et élevèrent l'édifice littéraire de la Hollande sur une base étrangère.

Mais le xvi siècle arrivait précédé de la découverte de l'imprimerie, et apportant avec lui la réforme religieuse, le principe de liberté des temps modernes. Tout le monde connaît l'histoire de cette lutte sanglante que les Pays-Bas soutinrent contre l'Espagne. Tout le monde sait avec quelle fermeté les protestans des Provinces-Unies résistèrent au despotisme de Philippe II et à la

dictature du duc d'Albe ; comment ils subirent, sans changer de résolution, l'incendie et le pillage, la misère et la proscription, et comment leur héroïsme les affranchit enfin du joug qui pesait sur eux, et fit d'une province espagnole une république indépendante présidée par l'homme qui avait été le principal moteur et le chef de cette révolution, par Guillaume d'Orange le Taciturne.

Au milieu de ces évènemens politiques, la science et la littérature hollandaise s'enhardissent et prennent leur essor. Érasme développe cette finesse d'esprit, ces trésors d'érudition qui ont rendu son nom si populaire. Le fougueux Coornhert se délasse de ses guerres de protestant en traduisant quelques-uns des plus beaux livres de l'antiquité. Marnix écrit ses satires religieuses ; Visscher et Spieghel travaillent tous deux, par leurs préceptes, par leur exemple, à polir la langue hollandaise et à donner à la poésie une élégance de forme qu'elle n'avait pas encore eue. Bor publie son Histoire des Pays-Bas, Plantin son Trésor de la langue teutonique (Thesaurus teutonicæ linguæ), et la ville de Leyde préfère, à une exemption d'impôts, l'établissement d'une université. Puis, voici venir l'époque classique de la Hollande ; voici venir Hooft, formé à l'école des auteurs anciens et des écrivains italiens ; Hooft, poète et prosateur, qui créa la tragédie hollandaise et écrivit avec un rare talent une histoire de son pays ; Vondel, que les Hollandais appellent leur Shakspeare ; Jacob Cats, poète moral et didactique dont les œuvres se trouvent encore aujourd'hui à côté de la Bible dans toutes les familles ; Huygens, qui publia un recueil de satires et de poèmes descriptifs vraiment remarquable ; Kamphuizen, le poète tendre et mélancolique de cette époque ; Decker, Anslo, Westerbaan, Pierre de Groot, fils de Grotius, qui cultivèrent la poésie avec succès. C'était au commencement du xvii siècle ; pendant une cinquantaine d'années, la lit-

térature hollandaise marcha : toujours en progressant. Le peuple la vit grandir avec orgueil ; les autres nations l'étudièrent, et après avoir long-temps eu recours à des modèles étrangers, elle servit à son tour de modèle aux Allemands.

Mais bientôt ce mouvement national s'affaiblit et s'arrête. L'influence étrangère reprend son empire. L'éclat du siècle de Louis XIV éblouit les écrivains de Hollande, comme ceux d'Allemagne et d'Angleterre. À cette époque, on peut dire que toute l'Europe obéissait à la même inspiration littéraire, et marchait par la même voie. Racine n'était pas seulement le grand poète de Versailles, il était aussi le poète de Londres, de Leipzig, de La Haye, de Madrid. Chaque nation adorait son génie, et quand Boileau formulait un de ses arrêts de critique, Boileau parlait pour le monde entier. Gottsched lui servit d'écho dans le Nord, Metastase l'applaudit en Italie, et Addisson le loua en Angleterre. Après la révocation de l'édit de Nantes, un grand nombre de familles protestantes se réfugièrent en Hollande, et contribuèrent encore à propager dans ce pays la connaissance de la langue et le goût de la littérature française. Dès-lors tout fut changé dans la patrie des Hooft et des Vondel. On oublia les efforts tentés par les hommes du xvii siècle, pour donner à la littérature un caractère national. On se mit à imiter les écrivains français, et ce travail d'imitation ne s'appliquait qu'à la forme, rarement à la pensée. La poésie descendit de ses hauteurs célestes, et se matérialisa. On ne lui demanda plus ce langage inspiré, cette parole tendre ou héroïque que l'antiquité écoutait avec admiration, et le moyen-âge avec ravissement. On lui mit une perruque à boucles sur la tête, on lui donna un habit à paillettes, des manchettes plissées et des jabots de dentelles, et sous ce vêtement de cour, la pauvre muse, oubliant son ancienne liberté, s'appliqua à chercher des combinai-

sons de style artificielles, des tournures de phrase harmonieuses, et remplaça le sentiment par la couleur, l'idée poétique par l'expression pompeuse et l'hémistiche habilement cadencé. Pendant un long espace de temps, toute la littérature hollandaise est assujétie au même niveau, et à travers la grande quantité d'œuvres sans valeur qu'elle a produites, à peine trouve-t-on à citer quelques noms dignes d'être conservés, comme ceux de Hoogvliet, l'auteur d'Abraham ; de Huydecoper, plus grammairien que poète, et de Haren, qui chanta les Aventures de Friso. C'est seulement vers la fin du xviii siècle que la Hollande s'affranchit de cette poésie d'imitation. L'étude de la littérature anglaise et allemande lui indiqua une nouvelle route à suivre, et Bilderdijck, Feith, Tollens, Kinker, Helmers, furent les apôtres de cette école moderne, de ce romantisme poétique qui a gagné toute l'Europe.

Qu'on me pardonne de traverser aussi rapidement l'histoire de cette littérature. Mon but n'était pas de m'arrêter aux œuvres d'art proprement dites, mon but est de rechercher derrière la poésie élégante, étudiée, applaudie, derrière la poésie du grand monde, l'humble poésie populaire qui vit ignorée, et s'épanouit à l'écart comme une pauvre fleur des champs. Et dois-je le dire ? Si dans les autres pays cette poésie n'occupe qu'une place obscure et secondaire, en Hollande elle me paraît beaucoup plus intéressante, plus originale, plus vivace, que celle à laquelle les sociétés d'Amsterdam distribuaient leurs couronnes. Elle subsiste tandis que l'autre meurt. Elle reflète dans son miroir d'acier les évènemens de chaque époque, et le caractère particulier de chaque évènement. Elle a l'ame religieuse et l'enthousiasme guerrier. Elle porte tour à tour la couronne de fleurs et l'armure, et sa main peut faire vibrer les cordes de la mandoline sous les fenêtres de la jeune fille, et soutenir le poids de l'arquebuse sur le champ de ba-

taille. S'il se présente une histoire romanesque, elle s'en empare ; si une action glorieuse, elle la chante ; si un héros, elle le divinise. Interprète sincère du peuple, elle suit le peuple partout, dans ses luttes et dans ses souffrances, dans ses heures de joie et ses jours de triomphe. C'est elle qui accueille avec des acclamations le principe de liberté religieuse formulé par Luther. C'est elle qui anathématise le duc d'Albe. C'est elle qui pleure sur la mort d'Egmont et du comte de Horn.

Les chants populaires de la Hollande sont en grand nombre. On en trouve une partie dans les recueils connus sous le nom des Blauwboekjes (Livres bleus), et dans quelques autres ouvrages. Mais il en existe une plus grande quantité encore en manuscrits, et chaque fois qu'on a fouillé dans les bibliothèques de La Haye, d'Amsterdam, et de quelques autres villes, on en a découvert de nouveaux. M. Le Jeune a publié sur cette poésie un livre intéressant ; mais il a eu le grand tort de mêler à des chants vraiment populaires plusieurs pièces qui n'ont jamais pu aspirer au même titre. Le meilleur ouvrage qui existe sur ce sujet est celui de M. Hoffmann de Fallersleben, professeur à Breslau. M. de Fallersleben a étudié la poésie hollandaise en Hollande même. Il est entré en relation avec les savans du pays, il a pénétré dans les archives les plus secrètes des bibliothèques, et après un travail patient, sérieux, il a publié deux livres : l'un, en latin, présente les indications bibliographiques les plus essentielles sur les anciens poètes de la Hollande, l'autre est un recueil de chants populaires avec le texte hollandais et des annotations en allemand.

La poésie populaire de la Hollande remonte sans doute très haut, la plupart des faits qu'elle retrace ont une origine lointaine ; ils ont été racontés à l'instant même où ils se passaient, et plu-

sieurs fois ensuite, mais les divers chants qui nous restent ne sont guère antérieurs au xv siècle. Cette poésie doit être divisée en deux parties : chants religieux et chants profanes. Les premiers sont curieux à étudier comme expression d'une époque de catholicisme abstrait et rêveur. Tout ce que les Tauler, les Suso, les Ruysbroeck et les autres mystiques des xiv et xv siècles, se plurent à enseigner se trouve ici fidèlement reproduit. On voit que la doctrine du mysticisme s'était peu à peu insinuée parmi le peuple, et qu'il aimait à redire dans ses vers ce qu'il entendait prêcher dans ses églises. Mais, c'est chose étrange que de voir jusqu'où va ce mysticisme, comme il symbolise ses conceptions, comme il est raffiné dans ses croyances, et naïf encore dans ses raffinemens. Ainsi, jamais il n'exprime son idée comme il la sent, il lui faut une allégorie, et pour trouver cette allégorie, il descend de ses hauteurs sublimes aux réalités de la vie. Pour lui, la croix est un arbre de mai qui fleurit pour le salut du monde. Sur cet arbre vient se poser un rossignol amoureux d'une jeune fille, il soupire, gémit, languit pour elle et meurt. Le rossignol, c'est le Christ ; la jeune fille, c'est l'église chrétienne. Presque toujours le Christ est représenté comme un jeune fiancé, après lequel les ames fidèles soupirent. Parfois même le symbole va plus loin ; le Christ sort le soir et court après les ames qui sont agitées par le désir, et souffrent et se plaignent. L'une d'elles s'écrie : « Ô Marie ! prenez donc garde à votre fils, voyez comme il s'empare des jeunes filles. » Une autre lui dit : « Ô Jésus ! avec vos yeux noirs, vous m'ôtez l'usage des sens. Je veux me plaindre à Marie des tourmens que vous me faites éprouver. » À quoi Jésus répond : « Oui, plaignez-vous à ma mère, et je m'en vengerai. Je mettrai l'amour dans votre cœur, et il se brisera. »

Tous ces poètes mystiques dépeignent l'amour religieux avec les mêmes images que l'amour temporel, et le placent dans les mêmes conditions. L'ame fidèle se représente Jésus, son bien-aimé, comme un être réel ; elle est triste, elle languit. Elle aspire à lui parler, à s'approcher de lui. Elle voudrait voir éclore son sourire, rencontrer son regard, se pencher sur lui, et déposer un baiser d'amour sur son front et sur ses joues. Le monde lui est à charge. Les plaisirs de la foule la fatiguent ; elle ne rêve qu'à un seul objet, elle ne s'entretient que d'une seule pensée, et comme une religieuse mystique d'Utrecht, elle s'écrie : « L'amour va, l'amour vient, l'amour s'arrête, l'amour chante, l'amour repose dans l'amour, l'amour dort, l'amour veille, l'amour fait tout oublier. »

Le même mysticisme se retrouve dans les chants consacrés à la Vierge. Le poète emploie à la fois, pour la dépeindre, toutes les expressions les plus métaphoriques et les figures les plus communes de la vie habituelle. C'est un astre du matin, c'est un océan de bonté, c'est une ancre de salut, et puis c'est la jeune femme, c'est la mère qui allaite son enfant et l'emporte sur ses bras en Égypte, et lui cueille des dattes le long du chemin. On sait que les mystiques du moyen-âge s'étaient surtout plu à idéaliser la Vierge. Dans leur pensée, elle devient la reine du monde, la maîtresse de l'univers. Le Christ lui-même lui est subordonné, il attend ses ordres, et lui obéit comme un fils obéit à sa mère.

Il faut remarquer encore dans cette série de chants religieux ceux où la vie du Christ est représentée avec tous ses détails de vie réelle, toute cette bonne foi candide des anciens peintres. Tantôt, c'est Jésus qui s'amuse dans son berceau avec les jouets qu'on lui apporte ; tantôt sa mère qui lui prépare un bain, et saint

Joseph qui cause avec son âne. Admirable naïveté de ces esprits du moyen-âge qui, pour se rapprocher plus près de Dieu, le mesuraient à leur taille, et se l'assimilaient en quelque sorte en lui prêtant leurs souffrances et leur histoire.

Un des chants qui expriment le mieux tout ce caractère de mysticisme que nous avons essayé de dépeindre est celui qui a pour titre : La Fille du sultan. Il a été, à une certaine époque, très populaire, car il existe dans toutes les contrées du nord, et on ne nous saura peut-être pas mauvais gré de le reproduire ici en entier.

« Écoutez, vous tous qui êtes pleins d'amour, je vais vous chanter un chant d'amour et de concorde, un chant de grandes et belles choses. Une fille de sultan élevée dans une terre païenne s'en alla un jour au lever de l'aurore le long du parc et du jardin.

« Elle cueillait les fleurs de toutes sortes qui brillaient sous ses yeux ; et se disait : Qui donc a pu faire ces fleurs, et découper avec tant de grace leurs jolies petites feuilles ? Oh ! je voudrais bien le voir.

« Je l'aime déjà du fond du cœur. Si je savais où le trouver, je quitterais le royaume de mon père pour le suivre. Et à minuit, voici Jésus qui arrive, et qui s'écrie : Jeune fille, ouvrez ! Elle se lève sur son lit et accourt en toute hâte.

« Elle ouvre la fenêtre et aperçoit le bon Jésus resplendissant de beauté. Elle le regarde avec tendresse, puis s'inclinant devant lui : D'où venez-vous donc, dit-elle, ô noble et majestueux jeune homme ?

« Quel est le cœur qui pour vous ne s'enflammerait pas ? car vous êtes si beau ! — Et moi, jeune fille, je te connais, je connais ton amour, apprends donc qui je suis : c'est moi qui ai créé les fleurs.

— Est-ce bien vous, mon puissant Seigneur, mon amour, mon bien-aimé ? Combien de temps je vous ai cherché ! et maintenant que vous voilà, il n'y a plus rien qui m'arrête. Avec vous je m'en irai. Que votre belle main me conduise là où il vous plaira.

— Jeune fille, si vous voulez me suivre, il faut tout abandonner, votre père, vos richesses et votre beau palais. — Votre beauté m'est plus précieuse que tout cela. C'est vous que j'ai choisi ; c'est vous que j'aime. Il n'y a rien sur la terre d'aussi beau que vous.

« Laissez-moi donc vous suivre où vous voudrez. Mon cœur m'ordonne de vous chérir et je veux être à vous. — Il prit la jeune fille par la main. Elle quitta cette contrée païenne, et ils s'en allèrent ensemble à travers les champs et les prairies.

« Le long du chemin ils s'entretenaient avec gaieté l'un l'autre, et la jeune fille lui demanda son nom. — Mon nom, dit-il, est merveilleux. Par sa puissance il guérit le cœur malade. Vous pourrez le lire sur le trône élevé de mon père.

« Donnez-moi tout votre amour, consacrez-moi vos sens et votre esprit. Mon nom est Jésus : ceux qui m'aiment le connaissent bien. — Elle le regarda avec tendresse, et se courbant à ses genoux, lui jura fidélité.

« Comment, dit-elle, comment est votre père, ô mon beau fiancé ? pardonnez-moi cette question. — Mon père est très riche.

La terre et le ciel lui obéissent. L'homme, le soleil, les étoiles, lui rendent hommage.

« Un million de beaux anges s'inclinent devant son trône les yeux baissés. — Si votre père est si puissant et si élevé au-dessus de nous tous mon bien-aimé, comment est votre mère ?

— Jamais il n'y eut dans le monde une femme aussi pure. Elle devint mère d'une façon miraculeuse, sans cesser d'être vierge. — Ah ! si votre mère est si belle et si pure, de quelle contrée venez-vous donc ?

— Je viens du royaume de mon père où tout est joie, beauté, vertu. Là des milliers d'années se passent comme un jour ; d'autres milliers d'années leur succèdent pleines de repos et de félicité.

— Seigneur, que de prodiges vous m'apprenez ! Hâtons-nous donc, ô mon roi, d'arriver à la demeure de votre père. — Restez pure et sincère, je vous donnerai mon royaume et vous y vivrez éternellement.

« Ils continuèrent leur route à travers les champs et les prés, et ils arrivèrent auprès d'un couvent où Jésus voulut entrer. — Hélas ! dit-elle, voulez-vous me quitter ? Si je n'entends plus votre douce voix, je languirai sans cesse.

— Attendez-moi ici, il faut que j'entre dans cette maison. — Il entre, et elle reste à la porte pour l'attendre ; mais, quand elle ne le voit plus, des larmes d'amour tombent sur ses joues.

« Le jour se passe ; le soir arrive, elle attend encore, mais son fiancé ne vient pas. Alors elle s'avance vers le couvent et frappe, et crie : Ouvrez-moi la porte, mon bien-aimé est ici.

« Le portier ouvre et regarde cette jeune fille si belle et si imposante. — Que voulez-vous ? dit-il. Pourquoi venez-vous ici toute seule ? Pourquoi ces larmes ? Dites-moi quel est votre chagrin ?

— Hélas ! celui que j'aime si tendrement m'a quittée. Il est entré dans cette maison et je l'ai attendu long-temps. Dites-lui de sortir, dites-lui de venir me trouver, avant que mon cœur se brise, car il est mon fiancé.

— Jeune fille, celui qui vous a quittée n'est pas venu ici, j'ignore qui est votre bien-aimé. Je ne l'ai pas vu. — Mon père, pourquoi voulez-vous me le cacher ? Mon bien-aimé est ici ; en me quittant, il m'a dit : J'entre dans cette maison.

— Mais dites-moi comment il s'appelle, je saurai si je le connais. — Hélas ! je ne puis le dire ; j'ai oublié son nom. Mais c'est le fils d'un roi : son empire est immense ; son vêtement est bleu de ciel et parsemé d'étoiles.

« Son visage est blanc et rose, ses cheveux sont blonds comme l'or, et toute sa nature est si merveilleuse et si douce, que rien au monde ne lui ressemble. Il venait du royaume de son père, et voulait m'emmener avec lui. Mais, hélas ! il est parti.

« Son père tient le sceptre de la terre et du ciel ; sa mère est une vierge très belle et très chaste. — Ah ! s'écria le portier, c'est Jésus notre Seigneur. — Oui, mon père, c'est lui que j'aime et que je cherche.

— Bien, jeune fille, si c'est là votre fiancé, je veux vous le montrer. Venez, venez, vous êtes au bout de votre voyage. Entrez sous

notre toit, ô jeune fiancée ; et, dites-moi, d'où venez-vous ? sans doute d'une terre étrangère ?

— Je suis la fille d'un roi. J'ai été élevée dans les grandeurs, et j'ai tout quitté pour celui que j'aime. — Vous retrouverez plus que vous n'avez quitté, près de celui de qui tous les biens proviennent, près de Jésus, votre amour.

« Entrez donc, et suivez mon conseil. Je vous mènerai à Jésus ; mais renoncez à toutes les grandeurs païennes ; renoncez à la tendresse de votre père, oubliez votre terre de paganisme, car désormais vous devez être chrétienne.

— Oui, mon père, je me rends à vos avis. Mon amour est ce que j'ai de plus cher, et nul sacrifice ne peut m'effrayer. Et alors le religieux lui enseigne la vraie foi et la loi de Dieu. Il lui dit l'histoire sainte de Jésus, depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

« La jeune fille dévoua son ame à Dieu : elle avait un grand désir de voir Jésus, son bien-aimé, et elle l'attendit long-temps ; mais, quand elle fut près de mourir, Jésus lui apparut.

« Il la prit doucement par la main et l'emmena dans son beau royaume. Là, elle est devenue reine ; elle goûte toutes les jouissances que son cœur peut désirer, et des milliers d'années passent pour elle comme un jour. »

Les autres chants populaires se composent, pour la plupart, de chansons de corporations d'une nature rude et grossière, de chansons de guerre du temps de la réformation, et de ballades chevaleresques. Ces ballades ont un grand rapport avec celles de l'Allemagne : elles proviennent, les unes et les autres, de la même origine ; mais on ne sait auquel des deux pays il faut les attribuer.

Il est probable que la Hollande en a composé plusieurs ; et le plus grand nombre appartient évidemment à l'Allemagne. C'est là surtout que se révèle l'esprit rêveur et sentimental des hommes du nord. Dans ces ballades, l'amour n'est point revêtu de ces brillantes couleurs que lui prête la poésie du midi. Il a le front pensif, le regard mélancolique. Le ciel azuré du mois de mai lui laisse toujours entrevoir quelque nuage. Les arbres des forêts courbent avec tristesse leurs longs rameaux vers lui, et le murmure des ruisseaux résonne à son oreille comme un vague soupir. Jusque dans sa joie il y a des larmes ; dans ses heures d'ivresse, un douloureux pressentiment ; dans sa couronne de myrte, des fleurs qui se fanent. En même temps il est tendre et fidèle, plein d'abnégation et de dévouement : il languit pendant de longues années sans se plaindre. Dans l'immensité de ses désirs, il se nourrit d'un peu d'espérance, comme l'Océan d'un brin d'herbe. Il a foi, et il attend ; s'il est trompé, il se résigne et attend encore. Il y a une ballade allemande qui exprime à merveille cet espoir muet, cette patience inépuisable de l'amour : on me l'a contée dans la vallée de Bade, et je vais vous la dire. Un chevalier partait pour la croisade. La jeune fille qu'il aime l'accompagne à quelque distance de sa demeure ; puis il la quitte, et lui dit en l'embrassant : « Viens m'attendre ici dans trois ans ; nous nous retrouverons à l'endroit même où aujourd'hui nous nous disons adieu. » La jeune fille se retire dans la solitude ; et, au bout de trois années, elle accourt sur le chemin où elle s'est séparée du chevalier. Elle regarde de tous les côtés ; elle attend, elle passe là de longs jours et de longues nuits. À la fin, la pauvre fille tombe malade de chagrin, et se transforme en fleur. C'est cette fleur bleue que les Allemands appellent wegwarten, qui croît au bord des sentiers, qui tourne sa jolie tête vers les sinuosités du che-

min, et semble attendre le voyageur, et lui dire, quand il passe : « Regardez, me voici. »

Les chants populaires de la Hollande peuvent rivaliser avec ceux de l'Allemagne pour le sentiment profond et plein de grace avec lequel ils représentent l'amour. Au-delà de l'Escaut, comme au-delà du Rhin, l'amour s'absorbe tout entier dans une pensée unique, dans une contemplation idéale. Il n'y a pour lui ni saisons, ni distance, ni temps. Entraîné par ses rêves, il oublie les calculs habituels de la vie, et s'élance au-delà des jours, au-delà de l'espace. S'il faut qu'il se sacrifie, il est tout prêt ; s'il faut qu'il meure, il accepte la mort avec joie ; car ses espérances ne prennent point racine dans ce monde, et son avenir est ailleurs. Une femme, qu'un obstacle invincible empêche de répondre à l'amour d'un homme qu'elle chérit, lui dit en le quittant : « Je ne serai que ta fiancée sur cette terre ; et notre mariage se fera dans le ciel. » Une jeune fille se condamne à passer sept ans dans une cabane de lépreux pour attendre celui qu'elle aime. Une autre sort le soir de son château pour aller à la rencontre de son amant ; elle est enlevée par un nain. Son amant arrive, ne trouve que son voile, croit qu'elle est morte, et se tue ; et elle se tue aussi, afin de le rejoindre dans un autre monde. Trois jeunes filles s'en vont, l'hiver, pieds nus dans la neige : elles parlent de leur amour, et ne sentent pas le froid. L'une d'elles pleure, car son amant est mort ; les autres l'engagent à en choisir un autre ; mais elle s'écrie : « Oh ! non, jamais la joie n'entrera dans mon cœur ! Oh ! non, jamais je ne pourrai avoir un autre amour ! Adieu, je m'en vais mourir sous le tilleul où mon amant est mort. » Une femme est assise au bord du sentier, la tête cachée dans ses mains, les yeux baignés de larmes. Un chevalier arrive, et lui demande pourquoi elle pleure. « Hélas ! dit-elle, j'attends depuis

sept ans celui que j'aime, et je n'en ai plus de nouvelles ! — Je le connais, s'écrie le chevalier ; il est dans la Zélande ; il est amoureux de plusieurs femmes, et plusieurs femmes l'aiment. » La malheureuse n'exhale aucun murmure, ne fait entendre aucun reproche. — Oh ! puisse-t-il être heureux ! dit-elle ; puissent celles qui l'aiment être heureuses aussi ! puissent-ils tous avoir autant de joie qu'il y a d'étoiles au ciel ! Le chevalier lui présente une chaîne d'or, et tente de la séduire. Mais elle repousse ses offres. — Quand vous me donneriez une chaîne d'or assez grande pour unir la terre au ciel, vous ne m'empêcheriez pas de rester fidèle à celui que j'ai aimé et attendu depuis sept ans.

Un autre trait distinctif de ces ballades, c'est le culte de la beauté qui s'y révèle, et le sentiment d'honneur chevaleresque qu'elles expriment. Partout où la beauté apparaît, les distances de rang s'effacent. Le chevalier épouse la fille du paysan ; le margrave conduit dans son château la blonde enfant d'un de ses serfs ; celle qui, hier encore, gardait les troupeaux dans les champs, quitte ses vêtemens de bergère, devient reine, et les fiers barons eux-mêmes reconnaissent son titre de reine dans le charme de son sourire et la douce expression de ses yeux. Mais en même temps, ces hommes qui s'agenouillent devant la beauté et courbent humblement le front sous une main de jeune fille, ces hommes se relèvent avec orgueil à l'aspect d'un rival ; et s'ils reçoivent une injure, ils sont inflexibles dans leur colère, implacables dans leur vengeance. La ballade la plus célèbre de ce genre est celle du comte de Floris. Il a séduit la femme de Gérard de Velsen, et Gérard le tue, mais quelque temps après, les amis du comte de Floris veulent venger sa mort ; ils s'emparent de son ennemi, le torturent, l'enferment dans un tonneau hérissé de pointes de fer, puis lui demandent avec une sanglante ironie :

« Comment te trouves-tu à présent, ô Gérard-le-Grand ? » Et Gérard leur répond « Je suis comme j'étais quand ma main fit mourir votre ami le comte Floris. »

Voici deux autres ballades qui me semblent résumer assez bien le caractère général de ces chants populaires, L'une ressemble à un vague retentissement de la tradition antique de Héro et de Léandre, mais il ne faudrait y chercher ni la grace du poème de Musée, ni les brillantes couleurs de celui de Marlowe. En passant dans le Nord, elle s'est dépouillée de ses draperies grecques ; en se popularisant, elle est redescendue au niveau de la tradition vulgaire. L'autre ballade, intitulée l'Enlèvement, représente en même temps, sous des images grossières, d'un côté cette contrainte d'amour, de l'autre cet esprit de vengeance que j'ai cherché à indiquer.

LES DEUX ENFANS DE ROI.

« Il y avait deux enfans de roi qui s'aimaient tendrement ; mais ils ne pouvaient se voir, car ils étaient séparés l'un de l'autre par un fleuve profond.

« Un soir, la jeune fille pose trois lumières au bord de l'eau, afin de guider son bien-aimé.

« Mais une vieille femme, une vieille femme méchante, éteint ces trois lumières, et le fils du roi se noie.

— Oh ! ma mère, s'écria la jeune fille ; ma bonne mère, la tête me fait si mal ! Ne pourrais-je m'en aller un instant au bord de l'eau ?

— Mon enfant, vous ne pouvez aller toute seule ; appelez votre jeune sœur et dites-lui de vous accompagner.

— Ma jeune sœur est un petit enfant. Elle cueille toutes les fleurs qu'elle trouve le long de son chemin, et ne laisse que les feuilles. Le monde dit : Voilà ce que font les filles du roi.

« La mère s'en va à l'église. La jeune fille sort, et marche au bord de l'eau jusqu'à ce qu'elle trouve le pêcheur de son père.

— Ô pêcheur, s'écrie-t-elle, mon bon pêcheur ! veux-tu jeter tes filets dans la rivière ? Je te récompenserai.

« Il jette ses filets dans la rivière, les laisse couler au fond et ramène le fils du roi.

« La jeune princesse tire de son doigt un anneau d'or, et le donne au pêcheur : — Tiens, dit-elle, voilà pour ta peine.

« Puis, elle prend son amant dans ses bras et lui donne un baiser sur les lèvres : Ô ma jolie bouche, dit-elle, que ne peux-tu parler ! Ô mon pauvre cœur, que ne peux-tu battre encore !

« Elle prend son amant dans ses bras et se jette dans l'eau : — Adieu ! mon père et ma mère, vous ne me reverrez plus.

« Adieu ! mon père et ma mère, et vous tous qui m'aimez. Adieu ! mon frère et ma sœur, je m'en vais dans le royaume du ciel. »

L'ENLÈVEMENT.

« Si toutes les montagnes étaient d'or, si tous les fleuves étaient changés en vin, je vous aimerais encore mieux que les fleuves et les montagnes.

— Si vous m'aimez autant que vous voulez me le faire croire, allez trouver mon père et demandez-moi en mariage.

— J'ai déjà fait la demande ; votre père l'a repoussée. Décidez-vous vous-même, et venez avec moi.

— Je pourrais bien me décider ; mais les hommes ont si peu de bonne foi. Si vous m'abandonniez, je resterais sans amis.

— Je ne vous abandonnerai qu'à la mort. Vous êtes une fille de roi ; vous êtes une rose si fraîche. »

Tous deux se prennent par la main, s'en vont sous les tilleuls, et la jeune fille devient mère.

« Me voilà faible et malade, dit-elle ; je prie la vierge Marie de venir à mon secours. »

Son amant lui répond :

« Je voudrais que vous fussiez délivrée de votre enfant, et enterrée sous le tilleul vert.

— Si vous désirez me voir enterrée, moi, je voudrais vous voir pendu par le cou. »

Le chevalier lève la main, et lui donne un soufflet si fort qu'il la fait tomber par terre.

« Vous m'avez frappée à tort, lui dit-elle ; dans sept ans d'ici vous aurez recours à moi. »

Au bout de sept ans, le chevalier, portant la crécelle de lépreux, vient lui demander l'aumône, car il était dans le besoin. La jeune femme appelle son enfant.

« Ô mon enfant ! dit-elle, donne une chaise à ton père, j'ai vu le jour où c'était un hardi chevalier.

« Ô mon enfant ! apporte-lui du pain ; j'ai vu le jour où il n'avait besoin de rien.

« Ô mon enfant ! apporte-lui de la bière ; j'ai vu le jour où c'était un fier gentilhomme.

« Ô mon enfant ! apporte-lui du vin, apporte-lui du vin ; j'ai vu le jour où il était mon bien-aimé. »

Le père de la jeune femme, caché derrière la porte, entend ces paroles. Il tire son épée du fourreau, s'élance sur le chevalier, et lui tranche la tête.

Puis, la prenant par les cheveux, et la jetant à sa fille « Tiens, lui dit-il, pleure là-dessus.

— Hélas ! répond la malheureuse, si je voulais pleurer autant que je le dois, j'aurais assez à faire de pleurer tous les jours de l'année. »

X. Marmier.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Chants_populaires. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.